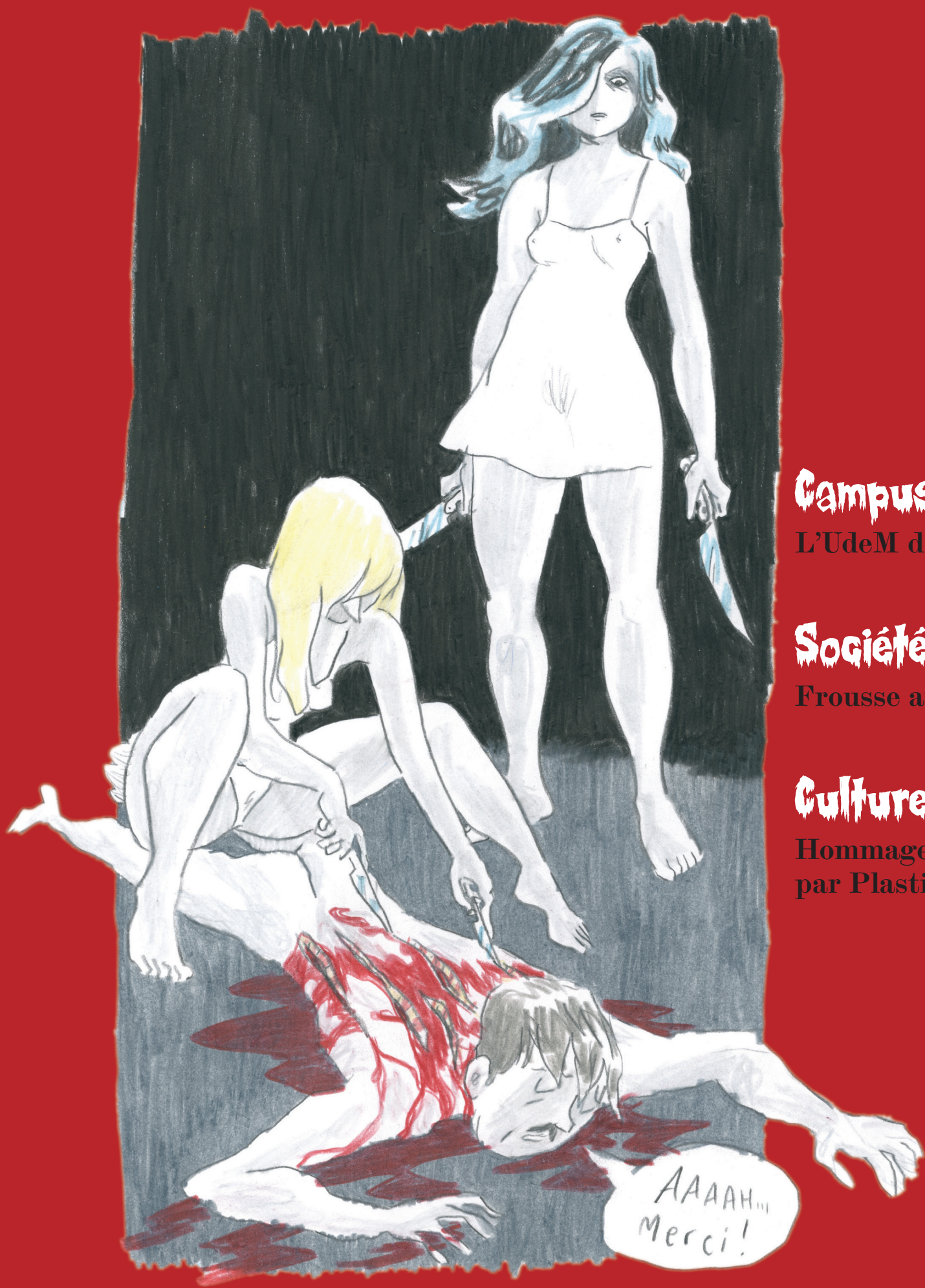
QUARTIER L!BRE

LE JOURNAL INDÉPENDANT DES ÉTUDIANTS DE L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

Vol. 18 • numéro 5
27 octobre 2010
www.quartierlibre.ca



Campus

L'UdeM dans le rouge

Société-Monde

Frousse autour du globe

Culture

Hommage aux vierges par Plastik Patrik

Chérie, fais-moi peur

QUARTIER L!BRE

vous convie à sa prochaine

assemblée générale

PRISE 2

le mercredi 3 novembre à 11 h 45 au Local B-4215 du Pavillon 3200 Jean-Brillant.
Venez en grand nombre; il y aura à boire et à manger.
Renseignements : info@quartierlibre.ca

double pizza®

514 343•0•343

5002 QUEEN MARY
10% SUR
$ 100 ET PLUS

TOUJOURS 2 POUR 1

1453 VAN HORNE
SPÉCIAUX
POUR ÉTUDIANTS

LIVRAISON GRATUITE

BARMAN - BARMAID
SERVEUR - SERVEUSE

Cours et référence d'emploi
RABAIS étudiant - sans emploi
514-849-2828
Inscrivez-vous en ligne :
www.bartend.ca

Encore plus d'articles en ligne !

Découvrez quartierlibre.ca

Université d'Ottawa | Études supérieures

À partir d'ici, tout est possible!

Portes ouvertes aux études supérieures

Le jeudi 4 novembre 2010

Jusqu'à 85 $ en allocation de déplacement pour les étudiantes et étudiants qui viennent de l'extérieur pour assister à cet événement à l'Université d'Ottawa. (Preuves de participation à l'événement et de transport requises. Consultez le site Web pour connaître les conditions applicables.)

Visitez le **www.decouvrezuOttawa.ca/automne** pour plus de détails. »

uOttawa

QUARTIER L!BRE

RÉDACTRICE EN CHEF
Leslie Doumerc
redac@quartierlibre.ca

CHEFS DE PUPITRE

CAMPUS :
Charles Lecavalier
campus@quartierlibre.ca

SOCIÉTÉ/MONDE
Patrick Bellerose
societemonde@quartierlibre.ca

CULTURE
Christine Berger
culture@quartierlibre.ca

ILLUSTRATION DE LA UNE
Jimmy Beaulieu

ILLUSTRATEURS
Alexandre Paul Samak

JOURNALISTES
Charlotte Biron
Sylvain Dufault
Maxime Dubois
Daniel Duchêne
Stéphanie Dufresne
Jean-Simon Fabien
Justin D. Freeman
Audrey Gagnon-Blackburn
Aude Garachon
Catherine Gaulin
Grégory Haelterman
Tiffany Hamelin
Arthur Lacomme
Ariane Lelarge Emiroglou
Andréanne Millette
Marie O'Neill
Alexandre Paul Samak
Philippe Teisceira-Lessard
Sofia Tussis

CORRECTEURS
Laurence Boissonneault
Nicolas Coutlée
Arthur Lacomme

INFOGRAPHIE
Alexandre Vanasse
Zirval design

PUBLICITÉ
Accès-Média (514-524-1182)
www.accesmedia.com

DIRECTRICE GÉNÉRALE
Marie Roncari
directeur@quartierlibre.ca

IMPRESSION & DISTRIBUTION
Hebdo-Litho

POUR NOUS JOINDRE
Tél. : 514-343-7630
Courriel : info@quartierlibre.ca
Site Web : www.quartierlibre.ca

Quartier Libre est le journal des étudiants de l'Université de Montréal publié par *Les Publications du Quartier Libre*, une corporation sans but lucratif créée par des étudiants en 1993. Bimensuel, *Quartier Libre* est distribué gratuitement sur tout le campus de l'Université de Montréal et dans ses environs. Son tirage est de 6 000 copies.

Nos bureaux sont situés au :
3200, rue Jean-Brillant
(Local B-1274-6)
C.P. 6128, succ. Centre-Ville,
Montréal (Québec) H3T 1N8

Quartier Libre est membre de la Presse universitaire canadienne (PUC/CUP)

Dépôt légal :
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada
ISSN 1198-9416

Tout texte publié dans *Quartier Libre* peut être reproduit avec mention obligatoire de la source.

PROCHAINE PARUTION
10 novembre 2010

PROCHAINE TOMBÉE
2 novembre 2010

ÉDITO

C'est effrayant !

Un chat noir passe dans l'embrasure de la fenêtre. La porte grince. L'ombre d'un homme surgit sur le mur fissuré. Gros plan sur le regard terrifiant de Béla Lugosi. Une femme blonde et innocente lâche un cri strident. Elle vient probablement de se faire éventrer.

Douillettement installée dans la magnifique salle du Rialto, je détourne mon regard de *Black Cat*, un classique de l'épouvante signé Edgar G. Ulmer, et proclamé plus gros succès au box office de l'année 1934. Je ne suis pas venue pour regarder le film, mais pour épier les spectateurs. J'essaie de comprendre pourquoi les gens aiment se faire peur. Pourquoi dans ce même lieu, *The Rocky Horror Picture Show* (p. 15) sera *« the place to be »* pour Halloween. *« La frousse, c'est un sentiment que l'on n'a pas l'occasion de ressentir souvent dans notre quotidien*, me chuchote-t-on à ma gauche. *C'est agréable de recréer cette sensation artificiellement, dans le confort d'une salle de cinéma, en mangeant du pop-corn. »* De la peur contrôlée en quelque sorte. Le cœur qui s'emballe un peu, mais pas trop ; juste ce qu'il faut d'adrénaline.

D'une certaine façon, on recherche tous cette adrénaline. Que ce soit en brulant sciemment un feu rouge à vélo ou en finissant *in extremis* un travail universitaire de mi-session, on l'aime cette petite palpitation. Et certains l'aiment plus que d'autres. Les aventuriers de notre dossier éprouvent un malin plaisir à être sur le terrain, là où ça chauffe, là où ça pète, là où c'est dangereux, avec toutes les mésaventures que cela peut engendrer. Durant son tour du monde à vélo, Valérian Mazataud s'est fait piéger par la mafia albanaise (p. 11) ; lors de son voyage au Pakistan, Simon Coutu a été traqué par des gens qui ne voyaient pas d'un bon œil ce blanc-bec qui posait trop de questions. Son hôtel a été braqué. Il a eu un peu trop peur, et son visage jovial s'assombrit chaque fois qu'il relate cette histoire.

La peur est peut-être encore plus grande pour ceux qui restent. Demandez à Danielle Laurin, auteure de *Promets moi que tu reviendras vivant* (critique p. 12). Quand son mari reporter de guerre part sur le terrain, elle est inquiète tout le temps. Il tente de la rassurer en lui jurant qu'il ne prendra pas de risques inutiles. Elle lui répondra du tac au tac : *« Mais qu'est-ce qu'un risque utile ? »*

Est-ce qu'inviter les convives à boire des bières en écoutant des violons dans un hangar pour démocratiser la musique classique est un risque utile (p. 14) ? Est-ce risqué de déranger Monique Mercure, *« sommité du monde de l'interprétation »*, pendant qu'elle se fait les ongles (p. 19) ?

Est-ce dangereux de s'enliser dans une dette colossale comme le fait l'UdeM qui traine un boulet de 139 M$ de déficit accumulé (p. 6) ? Même si personne ne veut activer le discours alarmiste, ce chiffre me fait bien plus peur qu'un *Frankenstein*.

LESLIE DOUMERC

À PROPOS DE LA UNE

Notre une sensuelle et sanguinaire est signée Jimmy Beaulieu. Voici la réponse du dessinateur québécois (en entrevue p. 15), à la question « Quelle a été votre source d'inspiration pour réaliser ce dessin ? »

« J'ai tendance à dessiner les femmes heureuses, épanouies, et les hommes en mille morceaux. Je ne sais pas ce qu'on peut en déduire. J'imagine que j'interprète ma bonne humeur comme féminine et ma mauvaise comme masculine. J'évite de trop chercher à comprendre, ça banaliserait le travail, tant pour moi que pour vous. »

SOMMAIRE

CAMPUS • Le sport de plus en plus techno p. 4 • Étudier et nager p. 5 • 2e saison de hockey féminin à l'UdeM p. 5 • Jean-Simon nous explique comment réussir son premier colloque p. 6 • La dette de l'UdeM expliquée p. 6 • L'UdeM est-elle verte ? Non. P. 7 • Une émission de radio sociologique p. 7 • **SOCIÉTÉ-MONDE** • Simon Coutu, reporter sans frontière p. 10 • Le tour du monde d'un clown à vélo p. 11 • La Jamésie, c'est long longtemps, mais c'est beau en tab… p. 12 • Critique de livre : le meilleur reportage vaut-il la mort d'un journaliste ? p. 13 • Être payé pour voyager p. 13 • Choses, machins, trucs : tout sur les robinets trop courts p. 13 • **CULTURE** • Le Manifeste du Geek p. 14 • Kent Nagano, Mutek et bière : même combat p. 14 • Plastik Patrik et riz au Rialto p. 15 • Jimmy Beaulieu mis à nu p. 15 • Caribou et Cabaret commencent par la même syllabe p. 17 • Trio de contes modernes p. 17 • Histoire d'yeux crevés au Métro 24 heures p. 17 • Sudoku sans couleur p. 18 • Mots croisés élégants p. 18 • Chronique CD de feu de l'automne p. 18 • Tintin, et autres idées p. 18 • Monique, dame de cœur p. 19

PAGE 7

PAGE 11

PAGE 19

CAMPUS

Vision périphérique

L'appareil NeuroTracker est de plus en plus convoité par les grandes équipes sportives. Cet appareil permettant de développer la vision périphérique des athlètes est le fruit de la société CogniSens, et de grands clubs sportifs s'y intéressent. C'est aussi une invention toute udemienne.

Jocelyn Faubert, professeur à l'école d'optométrie de l'UdeM, s'est penché sur le problème de la vision périphérique. C'est ce qui l'a amené à concevoir cet appareil qui permet de développer et d'optimiser l'utilisation du champ visuel.

Quartier Libre a eu la chance d'essayer le NeuroTracker. L'utilisation est simple : on s'équipe de lunettes imposantes et on entre dans un minicinéma 3D. Huit balles statiques et identiques sont affichées. Durant quelques secondes, quatre d'entre elles sont identifiées par des couleurs. Redevenues identiques, les huit balles se mettent en mouvement et s'immobilisent. Il faut être capable de retrouver les quatre qui ont été identifiées au début. Rien d'exceptionnel au premier abord. Mais les niveaux changent en augmentant la vitesse des balles. L'exercice demande rapidement une très grande concentration. *« On a remarqué des différences de score selon le niveau des athlètes*, affirme le chercheur. *En Angleterre, les joueurs de soccer de première division sont plus performants que ceux des échelons inférieurs. »*

La technologie développée à l'UdeM par M. Faubert fait bonne figure auprès d'équipes sportives très connues. *« Le club de soccer anglais Manchester United a été le premier à se montrer intéressé »*, affirme M. Faubert. De plus, les premières impressions sur l'efficacité des exercices de vision périphérique avec le NeuroTracker sont positives. *« On met les athlètes dans des conditions de jeu optimales*, explique Jocelyn Faubert. *Avec un entraînement soutenu, les prises de décisions sont plus naturelles et plus rapides. »*

D'autres clubs se sont aussi entichés du NeuroTracker. C'est le cas du Stade Toulousain (rugby) et de quelques équipes de la LNH comme les Sénateurs d'Ottawa et les Penguins de Pittsburgh. *« Avec le bouche-à-oreille, nous sommes très sollicités, en ce moment,* affirme, M. Faubert. *Cela nous permet de développer notre technologie sur du concret. »*

MAXIME DUBOIS

Venez bâtir votre avenir à l'Université Laval

- Votre programme parmi les 217 offerts aux cycles supérieurs
- Une qualité d'encadrement pour assurer l'atteinte de vos objectifs
- Des horaires souples pour s'adapter à votre mode de vie
- Des bourses et salaires d'études à plus de 10 000 étudiants chaque année aux trois cycles
- Un campus vert et un milieu de vie exceptionnel

ulaval.ca/cyclessup 1 877 893-7444

UNIVERSITÉ LAVAL

Objectif Londres

Certains sports exigent de l'endurance, d'autres, de la stratégie, et la plupart, une volonté de dépassement de soi. La natation, c'est tout ça : un sport complet, exigeant, qui demande un dévouement hors du commun. L'équipe de nage des Carabins de l'UdeM a la chance d'avoir une nouvelle corde à son arc : Xavier Desharnais, un nageur qui ne vise rien de moins que les Jeux olympiques de Londres en 2012.

Xavier Desharnais, 20 ans, nage depuis presque aussi longtemps qu'il marche. Il vit pour sa passion et repousse constamment ses limites, ce qui fait de lui un bel espoir canadien. Profitant d'une importante expérience malgré son jeune âge, Xavier Desharnais se dirige tout droit vers un avenir prometteur, accumulant mérites et récompenses.

Le nageur, spécialisé en crawl en eau libre, a déjà une notoriété et une réputation sur le circuit international. Il a effectué cette année la traversée du lac Memphrémagog ainsi que celle du lac Mégantic, se classant parmi les meilleurs de sa catégorie. Avec les Carabins, le jeune athlète participera aux compétitions en piscine sur le circuit universitaire canadien.

Affectueusement surnommé « bleu poudre », le nom qu'on donne aux recrues chez les Carabins, l'étudiant en kinésiologie, natif de Sherbrooke, a reçu des propositions de plusieurs universités avant de décider de se joindre à l'équipe de nage udemienne.

Il explique qu'il a arrêté son choix sur l'UdeM, notamment pour le bon encadrement offert par le programme de l'équipe de natation, mais également pour l'entraîneur : *« Mon coach, Claude-Yves Bertrand, me motive et j'aime la façon dont on travaille jusqu'à présent. Il a de l'expérience et je lui fais confiance. »*

Prochaine étape : un podium olympique ?

Xavier fait aussi partie du Club Aquatique LaSalle où il a la chance de se perfectionner spécifiquement pour l'eau libre avec son entraîneur personnel de longue date, Mohamed Marouf. Le nageur peut ainsi mettre l'accent sur l'amélioration de son endurance, qualité essentielle en natation.

Tout ça dans l'espoir de participer aux Jeux olympiques de Londres pour l'épreuve du 10 km en eau libre. Un objectif qu'il ne pourrait atteindre sans l'appui de son entraîneur.

PHOTO : AUDREY GAGNON-BLACKBURN

« Mon entraîneur, c'est un peu comme mon deuxième père. Il est une inspiration pour moi », confie Xavier Desharnais. Ancien nageur en eau libre, M. Marouf sait exactement quelle stratégie développer avec lui afin qu'il atteigne le paroxysme de son talent et de ses capacités.

Pour l'heure, le nageur se concentre sur ses études tout en gardant en tête ses rêves olympiques. Une histoire à suivre en 2012.

AUDREY GAGNON-BLACKBURN

Le hockey féminin entame sa deuxième saison

« Allez les Bleus ! ». C'est sous les chants d'un public de plus de 350 personnes que l'équipe féminine de hockey des Carabins a ouvert sa saison 2010-2011, le vendredi 15 octobre au CEPSUM. Malheureusement, la fête a été marquée par une défaite en tirs de barrage contre les Stingers de l'Université Concordia, mais nos filles en patins ont su montrer que leur avenir est très encourageant.

Les « Carabines » nous ont tous surpris l'année dernière ; en effet, elles ont fini en cinquième position du championnat canadien lors de leur saison inaugurale. Cette année, l'équipe compte sur davantage de ressources et un recrutement fertile pour tenter de pousser leur ambition encore plus loin. *« Il est évident que notre but cette saison est d'emporter la conférence québécoise et de se qualifier pour le Championnat canadien »*, a déclaré l'entraîneuse-chef des Bleus, Isabelle Leclaire, après leur première rencontre de l'année.

Une stratégie de recrutement

Isabelle Leclaire mise sur l'arrivée d'une dizaine de nouvelles recrues pour restimuler l'équipe. Avec un total de 24 joueuses, soit cinq de plus que l'année dernière, la compétition pour une place assurée au sein du groupe contribuera à élever le niveau de jeu des filles. Lors du match d'ouverture, huit recrues étaient présentes sur les 20 joueuses sélectionnées.

Alors que la gardienne Catherine Herron s'est vue forcée de partir après avoir fait ses cinq années d'admissibilité sur le circuit universitaire (un an à l'UdeM et 4 ans à McGill), d'autres vétérantes sont encore présentes pour accueillir les nouvelles arrivantes.

Cela est le cas de la meilleure marqueuse de l'équipe et recrue de l'année dans le circuit québécois l'an passé, Kim Deschênes, et de la capitaine des Bleus, Stéphanie Daneau. Les deux ont d'ailleurs inscrit les buts des Carabins face aux Stingers lors du premier match de la saison 2010-2011.

De nouvelles têtes dans l'équipe

Les filles pourront aussi compter cette saison sur l'expérience de Pascal Daoust, entraîneur associé qui s'est joint à l'équipe en août de cette année. Au cours des 10 dernières saisons, M. Daoust a travaillé individuellement avec plusieurs athlètes de la Ligue nationale de hockey, tels que Patrice Brisebois, Pascal Dupuis et Dany Sabourin. Il vient ainsi combler le poste laissé vacant après le départ de Marie-Claude Roy vers le poste d'entraîneuse-chef de l'équipe du Cégep de Saint-Laurent.

L'embauche de Brittany Privée comme entraîneuse-adjointe sera un autre avantage pour les joueuses en bleu. Sa présence dans l'équipe permettra d'établir un système d'évaluation des filles pendant les matchs. Diplômée en éducation physique à l'Université McGill, Mme Privée sera chargée d'analyser les statistiques des joueuses afin de les pousser vers de meilleures performances. De plus, son expérience sur la glace ne pourra qu'être bénéfique : elle a participé à cinq championnats nationaux en plus de remporter trois titres de conférence avec les Martlets de l'Université McGill.

DANIEL DUCHÊNE

PHOTO : SHAAN

JEAN-SIMON
EXPERT-CONSEIL

4 trucs faciles pour réussir son premier colloque

C'est bien connu, l'expert-conseil est réquisitionné aux quatre coins du Canada pour étaler ses connaissances transcendantes dans des colloques universitaires. De retour d'Ottawa, il explique à Marcel, étudiant en philo, l'origine de son succès.

« Jean-Simon, je présente un article dans un colloque universitaire pancanadien la semaine prochaine. J'angoisse juste à l'idée de me retrouver devant mes pairs avec une présentation de qualité douteuse et mes talents d'orateur chancelants. Que faire ? »

Marcel, ne t'en fais pas. Tout ce qu'il te faut, c'est une compréhension minimale des règles du jeu. Ce jeu n'est qu'une sorte de Donjons et Dragons grandeur nature avec un décorum ennuyeux, et sans épée en mousse.

Voici quelques-unes des règles du Code de conduite international des colloques universitaires (CCICU, duquel je suis l'auteur).

1 — présentation : Afin de frimer et d'épater tes collègues, sache te présenter adéquatement. Confiance et assurance constituent la clé d'une présentation réussie. Présente-toi au colloque le dos droit.

Pour bluffer la meute, localise une lointaine connaissance et n'hésite pas à faire des blagues d'intello (c'est-à-dire plates) en riant à gorge déployée. Les participants n'auront d'autre choix que de te considérer comme un gros joueur !

2 — allocution : En tant que conférencier, tu es en position de commandement devant ton assistance. Lors de la lecture, fais des simagrées et fais glisser à répétition le stylo bille – que l'organisation t'aura fourni à ton arrivée – entre tes doigts. L'attention de ton auditoire captif sera détournée de ton propos grâce à ce prétendu tic !

N'oublie pas d'insérer des néologismes, des citations et des références à Auguste Comte afin de simuler la pertinence et la profondeur de ton propos. Ce genre de pirouette intellectuelle rapporte dans les colloques et t'aidera assurément lors du cocktail de clôture (voir étape 4).

3 — question : Rassure-toi, Marcel, la période de questions, bien que hasardeuse par nature, obéit toutefois à des règles définies : les questions sont trop longues, touffues et imprécises. Elles sont posées dans l'unique but de se faire valoir.

Amorce toujours tes réponses en remerciant chaleureusement le public pour la question « précisément dans l'optique de ta présentation ». Réponds vaguement à un aspect précis de l'intervention (que tu ne maîtrises pas), pour finalement revenir à un élément central de ta présentation (que tu maîtrises).

N'hésite pas à faire un lien boiteux avec l'actualité. Tu pourras certainement intégrer à ta présentation sur Démocrite quelques remarques sur les élections américaines de mi-mandat ou encore sur la souveraineté canadienne dans l'Arctique.

4 — dégustation : Tout colloque qui se respecte se doit d'offrir aux conférenciers un léger goûter, et parfois, un vin d'honneur. Ne t'emballe pas, Marcel, les verrines et autres bouchées *fancy* sont toujours farcies de discussions entre universitaires complaisants.

En fait Marcel, lors des cocktails, les couteaux volent bas. Ça se complimente pour se diminuer. Reste à proximité de la bouteille de vin et garde-toi bien de ne pas reproduire cette attitude suffisante répandue dans le monde universitaire cynique et désillusionné !

La semaine prochaine, l'expert-conseil se fera gauchiste car nous questionnerons la pertinence du fonds de bourses Cœur de Pirate pour les étudiants de Brébeuf.

• L'UdeM endettée •

Dans le rouge jusqu'au cou

L'UdeM traîne un déficit accumulé de 139 M$, un boulet plus lourd que toutes les autres universités du Québec. Malgré cette donnée, tous s'entendent pour dire qu'il s'agit d'abord et avant tout d'un symptôme du sous-financement de l'éducation et pas de mauvaise gestion.

L'Université doit maintenant 139 M$ à ses créanciers, uniquement en dette de fonctionnement. À la fin de l'exercice financier de 2007, le déficit accumulé de l'UdeM était de 96 M$. Une augmentation de presque 45 % en deux ans.

Cent trente-neuf millions de dollars à rembourser, c'est l'équivalent des montants alloués au soutien à la recherche et à l'enseignement pendant deux années complètes, ou de tout l'argent versé en une année et demie en droits de scolarité par les étudiants de l'UdeM.

Trois enveloppes

Pour comprendre la dette de l'UdeM, il faut connaître le fonctionnement de son budget.

Le budget de l'Université est composé de trois fonds : un fonds de fonctionnement, d'où sortent les dépenses courantes de l'Université (salaires, services, etc.), un fonds d'immobilisation, qui sert à payer les bâtiments, et un fonds de dotation, investi par l'Université pour lui rapporter des revenus de placement. Concrètement, on peut comparer cette division à un compte chèque, un compte hypothécaire et un compte épargne.

Germain Belzile, chargé de formation à HEC Montréal et directeur de la recherche à l'Institut économique de Montréal, un *think tank* de droite, soutient toutefois que la dette de l'UdeM est problématique : *« La dette de l'UdeM et des autres, c'est pour payer l'épicerie, c'est pour payer les dépenses courantes »*, explique M. Belzile. Et c'est sain ? *« Non »*, répond sans hésitation l'économiste. S'endetter pour construire un bien durable, c'est un investissement. Ce n'est pas le cas pour les dépenses récurrentes. Selon lui, c'est vers le début des années 1990 que les universités ont commencé à accumuler les déficits dans leurs fonds de fonctionnement.

Mathieu Lepitre, secrétaire aux affaires universitaires de la FAÉCUM, semble plus serein relativement au relevé bancaire de son *alma mater*.

« C'est certain que pour une institution comme l'UdeM, ils ne sont pas encore à l'état d'être alarmés à tout casser, avec une dette de 140 M$. [...] *Ce n'est pas encore dans le rouge criant »*, soutient-il, avant de préciser que *« si ça continue à croître, ça va commencer à être inquiétant »*.

Dans les deux dernières années, l'UdeM a dû verser 4,5 M$, puis 2,5 M$ pour payer les intérêts qui courent sur cette dette de fonctionnement.

« Les taux d'intérêt étant historiquement bas, le déficit cumulé ne freine pas vraiment nos activités… pour l'instant », expose Sophie Langlois, directrice des relations avec les médias à l'UdeM. Par contre, les efforts de l'administration pour atteindre l'équilibre budgétaire et cesser d'alourdir la dette chaque année *« réduisent la marge de manœuvre de l'Université »*, soutient Mme Langlois.

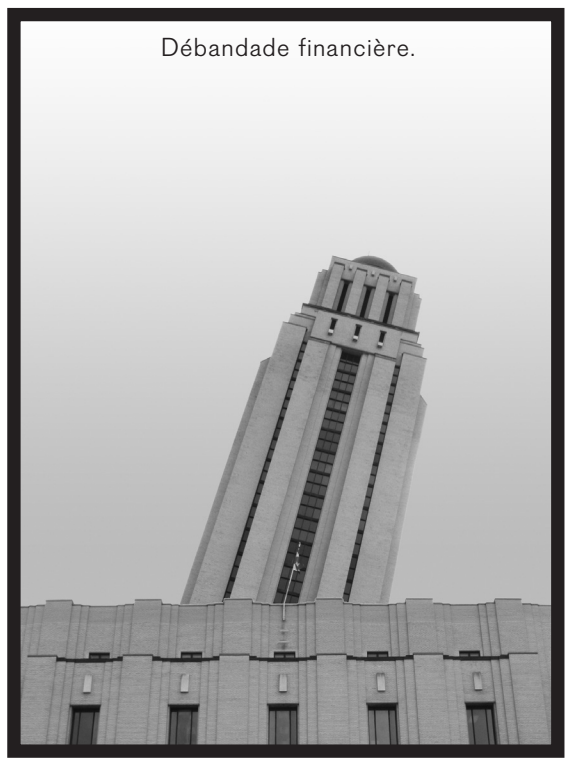
Un symptôme

« La dette est une conséquence du fait que les universités doivent fonctionner avec des budgets extrêmement serrés et n'y arrivent pas », expose M. Belzile.

Pour une rare fois, un économiste de l'Institut économique de Montréal et un élu étudiant sont du même avis.

« Oui, je serais pas mal d'accord avec lui », lance Mathieu Lepitre.

L'UdeM elle-même semble chanter en canon. Seule nuance : l'UdeM critique particulièrement le sous-financement de certaines de ses activités, notamment la recherche.



Débandade financière.

PHOTO : LESLIE DOUMERC • PHOTOMONTAGE : ALEXANDRE VANASSE

« Ce n'est pas un hasard si ce sont les universités qui font beaucoup de recherche, qui présentent les dettes cumulées les plus lourdes, soutient Mme Langlois. *Le sous-financement universitaire les frappe davantage, parce que la structure actuelle du financement ne couvre que très partiellement les frais occasionnés indirectement par les activités de recherche. »*

Mais comment trouver une solution à ce problème ? C'est ici que la paix des braves s'achève. On propose ici des solutions diamétralement opposées. Pour la FAÉCUM, ça passe par un réinvestissement massif en éducation supérieure de la part du gouvernement. Pour l'économiste Germain Belzile, ce sont plutôt les étudiants qui devraient payer plus. *« Même si la dette québécoise par étudiant passait de vingt quelque mille à quarante quelque mille, ce ne serait pas la fin du monde »*, dit-il.

L'administration de l'UdeM se rallie plutôt au point de vue de M. Belzile quant à la contribution des étudiants. De plus, elle espère bientôt réussir à rembourser sa dette. Ainsi, une réduction de l'ordre de 1,5 % touchant certaines dépenses compressibles devrait être prolongée afin de dégager un montant *« qui servira plutôt à rembourser notre dette »*, explique Sophie Langlois.

PHILIPPE TEISCEIRA-LESSARD

L'UdeM est-elle verte ?

L'UdeM n'est pas très verte. Son campus longiligne est relié par un chemin de la Tour bien plus adapté aux automobilistes qu'aux cyclistes et piétons. Les poubelles du campus débordent régulièrement de gobelets de café jetables. Mais les choses peuvent changer. Encore cette année, la FAÉCUM investit dans le développement durable. Cet effort financier donne toutefois des résultats mitigés.

ILLUSTRATION : ALEXANDRE PAUL SAMAK

Deux organismes reçoivent présentement des subventions de la Fédération étudiante : UniVERTcité (UVC) et Projet campus durable (PCD) se partageront la somme de 57 000 $. UVC recevra 5 000 $ de la FAÉCUM et 2 000 $ provenant des subventions du Fonds d'amélioration de la vie étudiante (FAVE). Le budget de Projet campus durable, l'autre organe « vert » de la FAÉCUM, est plus substantiel : 30 000 $ plus 20 000 $ du fond capitalisé.

Les deux organismes subventionnés par la Fédération étudiante ont des mandats différents. Le PCD est un organe de recherche et d'analyse, tandis que l'UVC regroupe les militants qui défendent des projets plus concrets.

UVC est en quelque sorte la cellule militante du développement durable sur le campus. Son mandat et son champ d'action sont limités par le dévouement de ses membres. *« On a des projets qui sont reconduits d'année en année, comme des campagnes d'information. On a aussi un projet qui pourrait s'appeler : "Viens nous joindre et réalise ton projet"»*, affirme le coordonnateur d'UVC, Simon Guertin-Armstrong.

Si l'an dernier UVC misait sur la nourriture avec l'instauration de paniers biologiques, du compostage et des prêts de vaisselle, on rêve de jardins collectifs, qui existent déjà dans d'autres universités canadiennes. Mise en garde : Ce projet ne peut se réaliser sans l'aide d'une masse considérable d'étudiants motivés, affirme en substance Simon Guertin-Armstrong.

De son côté, Luc Surprenant, seul employé du PCD, est l'homme qui pilote le dossier du développement durable à la FAÉCUM. Il sert aussi d'appui aux associations étudiantes comme banque de connaissances. *« Cette année, je vais faire plus de recherche. J'essaie de mettre en place des mécanismes de protection de l'environnement pour qu'on puisse donner des bilans chiffrés du point où on est rendu. Comme philosophie, c'est une structure plus quantitative »*, affirme M. Surprenant. Il s'agit ici de quantifier le recyclage et la consommation sur le campus.

Parent pauvre

Malgré l'aide budgétaire de la FAÉCUM, l'UdeM fait piètre figure par rapport aux 52 groupes verts présents sur le campus de l'Université McGill. Cette année, UVC souhaite augmenter son effectif, qui n'était que d'une dizaine d'engagés l'année passée. Ainsi, la *« sensibilisation de la communauté universitaire aux questions environnementales »*, pour citer univertcité.org, est encore une chimère. Pour l'instant, la sensibilisation fonctionne… sur ceux qui sont déjà touchés par le phénomène. *« Personnellement, je suis plutôt désillusionné. Le temps presse et on ne pourra pas convertir tout le monde à la religion de l'environnement. Il faut des changements institutionnels pour que les gens n'aient plus le choix et que leurs comportements soient éthiques par défaut »*, soutient Simon Guertin-Armstrong.

Si l'impact de PCD et UVC existe, il est encore limité. Dans les cafés étudiants, la sensibilisation porte fruit : du compostage et un embargo sur l'eau embouteillée dans cinq cafés, c'est un bon début. D'autres batailles ont été gagnées par le passé : la vaisselle réutilisable et l'impression recto verso par défaut à la bibliothèque.

En faire plus

Les initiatives étudiantes ont aussi leurs limites : énergie, bâtiments, recyclage. *« Nous, on peut faire des recommandations à l'Université, mais on n'a pas de pouvoir décisionnel »*, souligne M. Surprenant. S'il y a des changements de politique sur l'eau embouteillée dans les cafés étudiants, UVC et PCD attendent une réponse de l'administration pour leur initiative *Soyez eau courant*, soutenue par certaines associations étudiantes et certains syndicats de professeurs.

Bonne nouvelle : cette année, Louise Béliveau est la première vice-recteure aux affaires étudiantes et au développement durable. L'espoir, c'est qu'un engagement plus important de la base étudiante force les décideurs à faire usage de leurs pouvoirs dans le domaine.

SOFIA TUSSIS

• Nouveau *podcast* à l'UdeM •

Balade sociologique

Saviez-vous que l'espérance de vie dans les quartiers défavorisés de Montréal est de dix ans moins élevés que dans les milieux favorisés ? Que les grandes idées qui ont marqué le siècle (comme le libéralisme, par exemple) tiennent leur origine de groupes sociaux qui avaient intérêt à ce que ces idées se répandent ?

Voilà un mince échantillon des nombreuses questions sociales qui sont abordées dans les baladodiffusions de *L'aventure de la sociologie* produites par des étudiants de l'UdeM. Disponibles sur le site Internet du Département de sociologie, les capsules de 30 minutes donnent le micro à des chercheurs qui abordent de grands enjeux de société dans un langage accessible à tous. *« Nous voulions montrer que la connaissance qui se développe en sociologie est pertinente pour comprendre l'actualité et la société en général »*, soutiennent Joey Jacob et Sébastien Tremblay, les deux instigateurs du projet.

Tous deux passionnés de sociologie, les sociologues en herbe ont voulu communiquer leur passion aux nouveaux étudiants du département et aux non-initiés : *« La sociologie est une discipline méconnue, mais qui a pourtant tellement à apporter aux débats publics ! »*, observent-ils. Déçus du peu de place occupée par les sociologues dans les médias de masse, ils ont décidé de profiter des nouvelles technologies pour créer leur propre média de diffusion. Quelques rencontres avec CISM pour l'équipement technique, quelques courriels aux professeurs du département pour le contenu, et la première balado de *L'aventure de la sociologie* voyait le jour en septembre dernier.

« Les professeurs sont très enthousiastes à participer » se réjouissent les deux coordonnateurs, *« on leur offre une plateforme pour parler de ce qui les passionne »*. Rien à voir avec un cours de sociologie : le ton informel de la conversation rend le contenu attrayant et accessible à tous.

Dans la prochaine capsule, disponible mi-octobre, la directrice du département, Andrée Demers, présente une vision originale des problèmes de santé en dévoilant les processus sociaux qui se cachent derrière les mauvaises habitudes de vie. La suivante, déjà en préparation, proposera une entrevue avec François Dubet, une star de la sociologie française qui pourfend les inégalités sociales.

STÉPHANIE DUFRESNE

L'AVENTURE de la SOCIOLOGIE

Baladodiffusions bimensuelles sur les enjeux sociaux et la sociologie. Capsules disponibles sur le site du Département de sociologie, sur Facebook, et bientôt sur iTunes U.

2e édition du Mois de la recherche étudiante (MRE 2011)

FICSUM

Devant le succès de la première édition du Mois de la recherche étudiante (MRE 2010) qui a eu lieu du 1er au 31 mars 2010, le Fonds d'investissement des cycles supérieurs de l'Université de Montréal (FICSUM) organisera à nouveau cet évènement en mars 2011.

Les organisations participantes peuvent financer adéquatement leur évènement grâce au 1 200 $ offert par la Subvention aux initiatives étudiantes (SIE) du FICSUM et le fonds des Frais technologiques et de soutien de l'Université de Montréal et, ainsi, accentuer le rayonnement et la visibilité de leur évènement. Ce faisant, le Mois de la recherche étudiante a encore cette année pour objectifs d'offrir un lieu pour une communication scientifique aux étudiants des cycles supérieurs, de participer au rayonnement du savoir et de la recherche à l'Université, de briser l'isolement académique des étudiants et d'informer les étudiants des développements scientifiques autres que ceux qui touchent à leur domaine d'études.

Le Mois de la recherche étudiante vise aussi à regrouper le plus grand nombre possible de colloques, conférences, cycle de conférences ou de congrès organisés par les étudiants afin d'assurer leur pérennité et de créer une effervescence pour la recherche dans tous les domaines et sous toutes ses formes à l'Université de Montréal. Le FICSUM, par l'entremise de son site Web www.moisdelarecherche.qc.ca, permettra à chacune des organisations ayant bénéficié de la SIE de publier leur évènement et d'accroître ainsi leur visibilité.

Les organisations étudiantes désirant participer au MRE 2011 doivent s'inscrire avant le 30 novembre 2010. Il sera néanmoins possible de s'inscrire après la date limite, et ce, jusqu'au 31 janvier 2011 si le montant alloué à la subvention n'a pas été complètement distribué.

Pour plus de détails, visitez notre site Web
www.moisdelarecherche.qc.ca
ou communiquez avec nous au 514 803-2700

5 à 9 des cycles supérieurs
de l'Université de Montréal

Jeahn-Gabriel Neveu,
Coordonnateur à la vie de campus
cvc@faecum.qc.ca

Chers étudiants et étudiantes,

Si vous lisez ces lignes, c'est que vous avez bel et bien survécu à la terrible mi-session universitaire d'automne. Qu'il s'agisse de votre première ou de votre septième session, c'est avec grand plaisir que je vous félicite pour vos efforts et vos nuits blanches. J'espère surtout que vous avez su profiter des festivités bien méritées de mi-session pour rattraper le temps perdu et faire la fête avec vos camarades d'étude.

Trêve de bavardage, passons aux choses sérieuses! L'invitation qui suit s'adresse exclusivement à tous les étudiants des cycles supérieurs. Pour les autres, vous pouvez tout de même poursuivre la lecture et constater ce que vous manquez. Peut-être cela provoquera-t-il l'étincelle qui vous convaincra de poursuivre vos études à la maîtrise ou au doctorat!

Vous êtes donc cordialement invités au prochain 5 à 9 des cycles supérieurs, le jeudi 11 novembre 2010. Le tout se déroulera au fameux hall d'honneur du pavillon principal, le Roger-Gaudry. Au courant de la soirée, vous aurez la chance de déguster salsa et sangria ainsi que plusieurs autres surprises. L'entrée et la nourriture sont **GRATUITES**!

Venez donc en grand nombre profiter de cette belle soirée à saveur mexicaine. C'est un événement à ne pas manquer!

Jeahn-Gabriel Neveu
Coordonnateur à la vie de campus

Le régime collectif de soins de santé et dentaires de la FAÉCUM

ÇA DONNE DE L'ASSURANCE!

Votre couverture

Soins de santé
vaccins, chiropratique, physiothérapie, diététique, massothérapie, naturopathie, hospitalisation, etc.

Soins de la vue
examen, lunettes ou lentilles cornéennes, correction de la vue au laser

Soins dentaires
examen, nettoyage, plombage, traitement de canal, extraction de dents de sagesse, etc.

Assurance voyage
120 jours par voyage, 5 000 000 $ par accident, assurance annulation et assurance interruption en cas d'urgence médicale

Des réseaux pour compléter votre couverture

Vous pouvez compléter avantageusement votre couverture en consultant un membre du réseau dentaire, du réseau de la vision, du réseau de physiothérapeutes ou du réseau de chiropraticiens.

Trouvez votre professionnel sur **www.santeetudiante.com**

Inscription familiale
Vous pouvez inscrire les membres de votre famille (conjoint et personnes à charge) au régime en payant des frais supplémentaires aussi avantageux que les vôtres.

Changement de couverture (retrait/inscription familiale)
Consultez le site Internet de l'ASÉQ pour connaître les modalités et les procédures. Tout changement doit être apporté entre le 1er et le 30 septembre 2010.

Le Centre de service aux membres est là pour vous aider de 9 h à 17 h, du lundi au vendredi

(514) 789-8772
Sans frais : 1 866 795-4432

FAÉCUM
www.faecum.qc.ca

santeetudiante.com
mon plan d'avenir

Le contenu des pages de la FAÉCUM est indépendant de la ligne éditoriale de *Quartier Libre*

FAÉCUM
www.faecum.qc.ca

LE DÉBUT DE L'ANNÉE AUX BAHAMAS!

Du 3 au 10 janvier

À partir de **819 $** occupation quad.*

Ce forfait comprend: le billet d'avion, 4 nuits à destination, le guide et plusieurs soirées de party!

Activités supplémentaires et nourriture à bas prix!

Pour plus d'information, venez nous rencontrer dans l'un des trois Comptoirs de la FAÉCUM ou consultez le **www.vte-xtra.qc.ca.**

1.877.213.2070
Détenteur d'un permis du Québec

- Pavillon Roger-Gaudry local V-114
- Pavillon Marie-Victorin Hall d'accueil
- 3200 Jean-Brillant local B-1265

Téléphone : 514-343-5947 • Télécopieur : 514-343-7690 • Courriel : info@faecum.qc.ca

Le contenu des pages de la FAÉCUM est indépendant de la ligne éditoriale de *Quartier Libre*

Reporter tout-terrain

À 26 ans, Simon Coutu a déjà un parcours de journaliste et de globe-trotter peu commun. Il a roulé sa bosse en Afrique, au Pakistan, en Haïti… partout où ça barde.

PHOTO : ALEXANDRA S. ARBOUR

Simon Coutu interviewe de jeunes Somaliens dans le camp de réfugiés de Dadaab au Kenya.

« *Des souvenirs marquants ? Ce sont des détails souvent, des galères, comme en Haïti. On était en moto-taxi avec mon pote photographe. J'avais l'impression que l'engin avait un moteur de machine à coudre rafistolé avec du fil de fer. Et il pleuvait, en plus.* » C'était en 2007, Simon Coutu se rendait faire un reportage sur la violence endiguée à Citée Soleil par la Mission des Nations Unies pour la Stabilisation en Haïti. Des histoires d'aventures, Simon Coutu en a à revendre. Depuis quatre ans, le jeune journaliste parcourt le globe pour des reportages publiés dans *La Presse* ou *L'actualité*, ou encore des topos diffusés sur Radio-Canada.

Simon a la bougeotte depuis longtemps. Parti étudier le jazz à La Havane à 21 ans, il comprend que la vie de musicien n'est pas pour lui. Il s'inscrit au bac en journalisme à l'UQAM et devient chef de pupitre culture à *Montréal Campus*. Ça tombe bien, la musique, il connaît ça. À peine son diplôme terminé, il part à l'aventure pendant ses vacances : « *J'ai toujours été fasciné par le conflit israélo-palestinien. Ça faisait longtemps que j'avais le goût de me rendre sur le terrain. Je me suis pointé en Israël en 2006.* »

Là-bas, Simon se joint à un kibboutz, un village collectiviste inspiré des grandes idées socialistes. Mais la réalité est bien différente, le kibboutz est privatisé et Simon n'a pas envie de fabriquer des ampoules à la chaîne. Changement de programme : il écrit un article sur l'équipe palestinienne de soccer lors de la Coupe du monde de 2006. Au même moment, deux soldats israéliens sont enlevés dans le nord par le Hezbollah. Il est envoyé par *La Presse* interviewer le père de Gilad Shalit, un des soldats enlevés. Il parvient à avoir son numéro de téléphone, mais celui-ci refuse de le rencontrer. Ni une ni deux, Simon prend l'autobus, fait du pouce jusqu'à la frontière libanaise, et retrouve l'homme, qui accepte finalement l'entrevue. Un bon coup pour le jeune journaliste : « *J'étais assez fier de moi.* »

Haïti, Israël, Palestine, Kosovo, Kenya, Pakistan, Afrique du Sud… Simon essaie de partir au moins deux fois par an. Il prépare ses sujets avant le départ, se documente le plus possible, et vend ses idées aux divers médias. Le jeune pigiste prend aussi en charge le déplacement, le logement, les frais sur place, etc. Une dépense qui ne le gêne pas. « *Je ne vais pas à l'étranger pour faire des sous, je fais ça par passion. C'est l'idée du journalisme que j'ai toujours eue.* » Pas de protection ou d'assurances de la part des médias non plus, comme il l'explique : « *Si je me fais enlever ou si je me fais arrêter, ce sont mes assurances privées qui doivent payer.* »

Quant au choix de ses destinations, l'aventurier préfère les bidonvilles aux tout-inclus. Son but ? Couvrir des pays oubliés en dehors des temps de crise. « *Quand j'étais en Palestine, j'étais seul avec la correspondante francophone de Radio-Canada.* » L'Europe occidentale ne l'attire pas non plus : « *Je suis allé en Cappadoce* [en Turquie] *l'année dernière. C'est magnifique, mais les touristes me donnent de l'urticaire. Je n'aime pas avoir l'impression d'être à Disney World.* »

Rebelle, oui, mais pas inconscient. Simon Coutu affirme qu'il ne prend pas de risque inutile : « *Le Pakistan a été ma seule mauvaise expérience.* » Arrivé à Karachi avec une amie en 2008, il se croyait pourtant bien préparé. Ils n'ont pas engagé de *fixer* (un entremetteur local), faute de moyens. Très vite, des journalistes les ont prévenus : deux blancs-becs à Karachi, qui posent des questions, c'est extrêmement dangereux. Puis, son hôtel est braqué. Simon décide alors de partir à Islamabad. Il arrive juste au moment de l'attentat suicide contre l'hôtel Marriott qui a fait 60 morts et de nombreux blessés. « *Honnêtement, j'avais peur. Ça tourne dans ta tête, t'as de la difficulté à dormir, tu paranoïes, tu vois des signes partout. À un moment, ce n'est plus gérable.* »

À Kibera, au Kenya, l'un des plus gros bidonvilles d'Afrique, c'est plutôt la misère qui l'a frappé : « *On ne s'endurcit jamais. Mais moi, je vois de la vie là-dedans. À Kibera, il y a de la musique, du monde, des enfants, ça grouille de partout. En même temps les gens n'ont rien, c'est la dèche.* »

Évidemment, le retour au pays est parfois difficile. Un ami de Simon appelle ça le « Syndrome du nouveau réfrigérateur ». Voir la misère humaine, puis revenir au Québec pour apprendre qu'un membre de la famille a acheté un nouveau réfrigérateur. Cela peut s'avérer frustrant. Mais de là à se sentir inutile ? Oui et non : « *T'y prends goût. Quand tu reviens, tu trouves ça plate. Quand t'es sur le terrain, tu découvres de nouvelles affaires, t'apprends plein de choses. Et tu prévois tout de suite le prochain voyage. Là, d'ailleurs, ça commence à me démanger.* »

Le journaliste partira en novembre au Nunavik dans le cadre d'un reportage pour Radio-Canada, toutes dépenses payées pour la première fois : « *C'est pas mal plus dépaysant que les Balkans comme destination.* » Comme quoi l'aventure est partout, même dans notre arrière-cour.

AUDE GARACHON

QUÉBEC GOLD

Après le Pakistan, les bidonvilles et Haïti… les champs du Québec ? L'année dernière, Simon a publié un dossier dans *La Presse* sur le commerce du cannabis dans la province : « *Je voulais écrire là-dessus depuis longtemps. Quand j'étais en musique au cégep, j'avais plein d'amis qui traînaient dans le milieu des drogues douces.* » Il contacte l'ami d'un ami, qui cultive pour arrondir ses fins de mois. Simon a ainsi eu un accès privilégié à ce milieu interlope. Il a même pu photographier les cultivateurs, cagoulés pour l'occasion. Être jeune et ouvert d'esprit a aidé, bien sûr. Pour établir un lien de confiance, le journaliste a invité le cultivateur chez lui. « *Il a accepté le reportage parce qu'il me faisait confiance. Il cherchait à démystifier la question. Non, les cultivateurs de cannabis ne vendent pas pour des millions de dollars par année. Ils gagnent leur vie malhonnêtement, mais ce n'est pas la mafia.* » Le journaliste a aussi écrit sur les « trimeurs », ces personnes qui s'occupent de l'entretien des récoltes. Pour trouver ses correspondants, il a envoyé des messages à une centaine de personnes sur Facebook. On trouve vraiment de tout sur ce site.

Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage*

Valérian Mazataud a fait le tour du monde à vélo en 2002, à 23 ans. Lui et son compagnon de route en ont profité pour faire les clowns dans les orphelinats et pour raconter l'histoire des nombreux artistes de rue qu'ils ont rencontrés en chemin.

PHOTO : VALÉRIAN MAZATAUD

Sébastien et Valérian profitent d'une pause après l'ascension d'une colline au Laos.

« *Rendu dans l'Himalaya, on a réalisé que nos patins de frein étaient trop vieux, trop usés* », raconte Valérian Mazataud quelque part à travers son récit. Il lance ça sur le même ton que le gars qui m'a demandé si je voulais un sac, à l'épicerie, une heure plus tôt. La chaîne de montagnes ? Vous traversiez l'Himalaya en vélo ? « *Bin oui. C'est ça. Le Tibet était sur notre trajet.* » Ah. Bon. Rien que ça. « *Alors, pour la descente, on a dû freiner avec nos pieds pendant 50 km. On a fini par trouver un moyen, comme toujours. Sur le chemin, il y avait deux gars avec des vélos. Alors, on a acheté leurs patins de frein pour remplacer les nôtres.* » Ces histoires, Valérian les relate comme si on y était. « *Une autre fois, mon pneu explosait tout le temps, je devais m'arrêter tous les 50 km pour le recoudre, parce qu'il était trop pourri. Alors même chose, j'ai acheté des pneus à un gars rencontré sur la route.* »

Valérian n'utilise pas de point d'exclamation quand il parle de cette année et demie passée à travers les cinq continents. « *Ce ne sont pas forcément les grands moments qui te marquent le plus. C'est l'ensemble qui se recompose pour faire une mosaïque de souvenirs.* [...] *Tu traverses le désert, tu colles à la route, le vélo t'imprime dans ce que tu vis.* »

Deux autodidactes en cavale

Comment décide-t-on, un jour, de partir plus d'un an à vélo ? « *L'idée m'est venue d'un livre qui racontait un tour du monde, explique-t-il. C'est la première fois que je voyais quelqu'un qui disait que n'importe qui peut le faire.* » Puis, il a rencontré à son travail Sébastien Keruel, qui deviendra son compagnon de route. Valerian lui a dit qu'il voulait faire le tour du globe et qu'il pouvait se joindre à lui. « *Il m'a dit : bin ok.* »

Mais les deux aventuriers voulaient également redonner aux populations locales. Ils se sont donc improvisés clowns pour des orphelins, des gens dans la rue, des écoliers, etc. « *On a décidé de faire rire les gens.* » S'est ajoutée une autre composante, journalistique. Pendant tout le périple, Sébastien et Valérian encapsulaient en vidéo reportages des artistes de rue, photographiaient et rédigeaient leurs histoires (à lire sur spectacleautremonde.free.fr). « *Dans chaque pays, on rencontrait des artistes qui travaillaient dans la rue, des danseuses, des potiers, des peintres, des calligraphes, des poètes, des musiciens, des gens qui customisaient des camions…* »

Comment faire le tour du monde ?

La préparation du voyage a duré un an. Pendant ce temps, les deux voyageurs ont trouvé des bourses et des commandites. Le total des dépenses pour le voyage s'élève à 30 000 $, dont la moitié vient de soutien financier et matériel pour leur projet et l'autre, de leurs économies personnelles. La somme inclut tout de A à Z : vélos, équipement de camping, billets d'avion, frais d'hébergement, nourriture, pellicules photo… Préparation est aussi synonyme d'itinéraire. « *On est partis de chez nous en France, on a descendu vers l'Espagne, le Maroc, on a traversé le Sahara occidental, la Mauritanie, le Sénégal, on a pris l'avion à Dakar, on est arrivés à Buenos Aires, on a traversé l'Argentine, la Pampa* [NDLR : plaine qui couvre une partie de l'Argentine], *la cordillère des Andes jusqu'à Santiago au Chili. De là on a rejoint la Nouvelle-Zélande, on a pris l'avion pour l'Australie, et ensuite, on a redécollé pour arriver à Hô Chi Minh-Ville, puis on a pédalé jusqu'en France. C'est-à-dire, Vietnam, Cambodge, Thaïlande, Laos, Chine, Tibet, Népal, Inde, Pakistan, Iran, Turquie, Grèce, Albanie, Monténégro, Croatie, et là c'est plein de petits pays. Puis, on est revenus.* »

Une des rares mésaventures de Valérian s'est déroulée en Albanie. Voici ce qu'on peut lire sur son blogue de voyage (spectacleautremonde. free. fr) :

« Pour notre premier soir, nous sommes heureux de retrouver un peu de chaleur humaine auprès de trois hommes qui nous invitent à trinquer à la Vodka dans leur station-service [...] *De but en blanc, notre homme nous demande alors 20 euros en échange de nos vélos enfermés dans le garage. Nous refusons, jouons la patience, tentons de le raisonner, mais rien à faire, la situation semble sur le point de dégénérer. Le patron menace Valérian d'un marteau, puis avec un disque de ponceuse, le pompiste cache un tournevis et réclame l'appareil photo de Sebastien* [...]. *Nous nous éclipsons dans la nuit et supplions un voisin d'appeler la police. En fait de police, c'est le fils et ses amis qui rappliquent, évidemment de mèche avec les autres. C'est vraiment la Mafia ! Nous fuyons alors vers Korca, la ville, distante de quelques kilomètres, à la recherche de la vraie police.* [...] *La police nous récupère finalement, apparemment prévenue par nos agresseurs qui nous ont présentés comme de mauvais payeurs. Et comme personne ne parle anglais… Enfin, nous récupérons nos vélos, entièrement fouillés (j'espère qu'ils se sont pris une bonne bouffée de chaussettes sales en pleines narines), et au passage les CD de Seb, dûment subtilisés. Le plus beau, c'est qu'après tout ça, les flics eux-mêmes nous demandent d'honorer nos dettes ! Ça va pas des fois ! Fuir, fuir ce pays de brutes épaisses le plus vite possible. Voilà ce qui explique notre triste état d'esprit dans ce train.* »

Chaque nom de pays évoque des images, petits flashs qui traversent l'esprit. La neige lorsqu'ils sont arrivés en Turquie, la cordillère des Andes épuisante, l'Inde au mois d'août… « *Ça donne tellement envie* », que j'échappe après l'énumération. Valérian sourit, s'allume : « *C'est vraiment ça qu'on voulait faire avec notre histoire. Donner envie à d'autres gens, montrer que c'est simple.* »

Simple comme monter à vélo, finalement. Suffit de donner un premier coup de pédale. « *Le jour du départ, j'ai pris une route près de chez moi. J'ai remarqué qu'il y avait une côte, qu'il y avait du vent. Le vélo, ça permet de vivre les choses plus intensément, tu colles à la route.* »

Rêvons un peu. Sortir de l'UdeM, puis de Montréal, prendre le pont Jacques-Cartier. Imaginez, on peut se rendre loin, jusqu'à l'Argentine, puis tourner à droite vers l'Asie…

CHARLOTTE BIRON

* Tiré d'un poème de Joachim du Bellay, poète français du XVIe siècle.

Photos de Valérian Mazataud
www.focuszero.com.

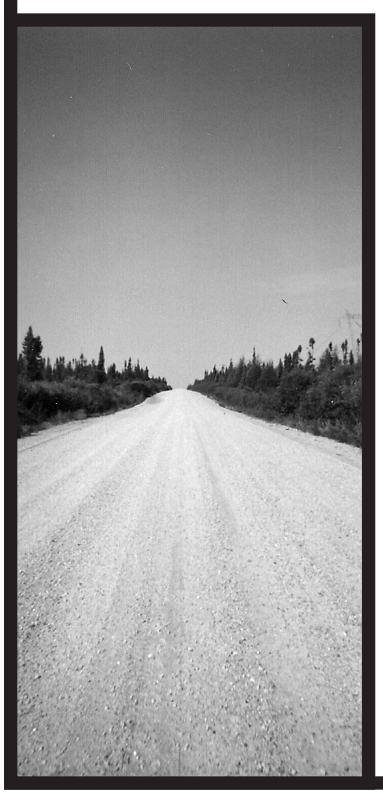
Sur la route... de la Jamésie

Route isolée sur 375 kilomètres. C'est ce que je peux lire sur ce panneau de signalisation à la sortie de Matagami. Si je considère les 800 kilomètres déjà parcourus depuis Montréal, cet avertissement pourrait en décourager plus d'un. Bienvenue en Jamésie : nouveau terme pour désigner l'immense territoire qui s'étale des confins de l'Abitibi jusqu'au Nunavik.

Habitué à visiter les parcs nationaux, où j'ai parfois l'impression que la nature est considérée comme un produit commercial, il me pressait de voir ces lieux dont le destin n'est pas nécessairement relié à celui d'un tiroir-caisse.

Au kilomètre numéro 6 de la route de la Baie James se trouve un petit poste d'accueil. La préposée me demande mon nom, destination et date prévue de retour. Mon numéro de plaque est également pris en note. Suis-je obligé de donner ces informations ? « *Bien sûr que non* », me répond la sympathique dame. Par mesure de précaution, il est par contre fortement recommandé de le faire… « *Juste au cas.* » Cette formalité quasi obligée donne le ton à ce que sera mon voyage. Je quitte la civilisation. Fini les enchaînements de petits villages distants de quelques kilomètres. Ici, je prends la route du bout du monde.

Il me suffit de quelques minutes pour me sentir plongé dans un autre univers. Le relief est relativement plat ; quelques vallons ici et là. Le dépaysement, en fait, je le ressens plus que je ne le vois. Je me sens soudainement si petit dans l'immensité. Le silence, également, a de quoi déstabiliser l'urbain en moi. Lors d'un arrêt au kilomètre 161, j'emprunte un sentier menant au sommet d'une petite colline. Tout autour de moi se dresse une forêt d'épinettes noires ; aucun bruit, pas même le vrombissement d'un camion au loin, ni de chants d'oiseaux. Le silence de la forêt boréale ; à la fois déstabilisant et réconfortant.



Cartes postales de la solitude

Après quatre heures de route, j'arrive à un relais routier situé au kilomètre 381.

Les rares infrastructures de la région sont conçues en fonction des besoins primaires. La cafétéria du relais routier est une vieille maison préfabriquée, recouverte d'une tôle beige et orange qui a connu de meilleures années. Pas question ici de faire la fine gueule. J'ai le choix entre une poutine ou du pâté chinois. Dans la salle à manger, quelques camionneurs et une famille crie prennent leur repas. Des dortoirs qui font penser à des baraquements d'armée, une station-service (la seule sur plus de 600 kilomètres) et un poste d'ambulance complètent le portrait.

De retour sur la route après avoir englouti une poutine nordique, la nature m'offre ce qu'elle a de plus sauvage. Au nord du 50e parallèle, rien n'est pensé pour attirer le touriste. Depuis mon départ, j'ai croisé une zone dévastée par un incendie de forêt, puis un secteur de coupes à blanc. Je me dis que, finalement, le tiroir-caisse retentit également au fin fond de la taïga.

Mais des paysages dignes de cartes postales, il y en a de nombreux. Il faut prendre quelques instants pour admirer les rivières Broadback et Rupert, majestueuses. D'ailleurs, la route de la Baie James est parsemée de haltes routières et de points d'intérêts. Attention par contre, qu'on ne s'attende pas à retrouver stations-service, boutiques de souvenirs et casse-croûte. Stationnements de gravier, quelques tables à pique-nique et toilettes sèches constituent l'essentiel des infrastructures en ces lieux. La simplicité involontaire, quoi !

Le bout du monde

Finalement, après 620 kilomètres d'une nature parsemée d'épinettes noires, de rivières, de pins gris et de meutes de loups se prélassant sur la route, j'arrive au bout du monde. Ou, devrais-je plutôt dire, à Radisson. Radisson est le village le plus nordique de la Belle Province, si on fait abstraction des communautés cries et inuits. Ici, à l'instar du relais routier au kilomètre 381, tout est rudimentaire. Presque toutes les habitations du village de 400 âmes sont des maisons mobiles. Au centre de la communauté se dresse l'imposant complexe Pierre-Radisson qui abrite les travailleurs d'Hydro-Québec affectés aux différentes centrales hydroélectriques de la région. On peut d'ailleurs visiter ces centrales gratuitement. Elles valent le long détour… de 1 500 kilomètres à partir de Montréal. On retrouve à Radisson toutes les commodités d'usage : épicerie, station-service, restaurants et motels.

PHOTOS : SYLVAIN DUFAULT

Outre l'isolement, on est frappé à Radisson par le concept radicalement différent des heures de pointe. « *Vers 18 heures, une dizaine de camions d'Hydro rentrent au village. C'est ça nos heures de pointe* », me confie Pierre, résident de longue date du village.

Seul

Après un intermède de quelques jours dans cette oasis boréale, je reprends la route sur la Transtaïga.

Orientée est-ouest, la Transtaïga est la route la plus nordique au Québec. À l'instar de la route de la Baie James, elle a été construite pour permettre l'accès aux différents ouvrages hydroélectriques de la région. Elle débute au kilomètre 544 de la route de la Baie James pour se terminer 582 kilomètres plus loin, au réservoir Caniapiscau, non loin de la frontière avec le Labrador.

Ai-je besoin de rappeler que la Jamésie est le pays des distances extrêmes ?

Si la route de la Baie James a un air de bout du monde, ici c'est l'infini qui se déroule devant moi. Le chemin, de gravier, y est beaucoup plus étroit et, mis à part une pourvoirie, aucun service n'est disponible. La route de la Baie James, elle, finit quelque part, soit dans cette parcelle de civilisation qu'est Radisson. Cela a un effet rassurant. Le bout de la Transtaïga n'offre rien d'autre qu'une vue sur le réservoir Caniapiscau. Je pense alors à la scène d'ouverture du film de Sean Penn, *Into the Wild*. Je revois Chris McCandless qui s'aventure sur la Stampede Trail en Alaska. « *I now walk into the wild* », me dis-je. Bon je « conduis » plus que je ne « marche », mais le sentiment reste le même.

La route est cahoteuse et je ne veux pas torturer outre mesure ma petite Toyota. Je m'arrête donc au bord du lac Sakami (kilomètre 56), où j'installe mes pénates pour quelques jours. Situé sur le même emplacement que des camps de chasse cris désertés pendant l'été, un camping très rudimentaire permet l'installation de tentes. Des renards se baladent sur le chemin d'accès. Le soir de mon arrivée, j'allume un feu de camp. Je suis hypnotisé par la chaleur des flammes qui dansent devant moi. Au moment d'aller dormir, je détourne le regard. Des flammes d'un vert émeraude dansent dans le ciel.

Seul au beau milieu de nulle part, j'admire une aurore boréale.

Je n'ai plus envie de repartir.

SYLVAIN DUFAULT

• Critique de livre •

Reviens-moi vivant

C'est Héloise qui écrit à Abélard. Pénélope qui attend le retour d'Ulysse. Dans *Promets-moi que tu reviendras vivant*, Danielle Laurin dresse le portrait d'une femme inquiète : l'épouse d'un reporter de guerre à une époque où les journalistes sont fréquemment pris pour cibles. Cette épouse, c'est elle.

Danielle Laurin est journaliste, auteure et critique littéraire pour *Le Devoir* et *Elle Québec*. Son mari, qui demeure anonyme tout au long du récit, est journaliste pour la radio de *Radio-Canada*. En octobre 2001, il est envoyé en Afghanistan, sa première affectation en zone de guerre. « *Je te voyais mort en rêves toutes les nuits* », confiera l'auteure dans ce récit écrit à la première personne.

Plutôt que de perdre la tête en attendant son retour, elle part enquêter auprès des grands reporters de guerre. Elle veut savoir ce que vit son époux, qui lui ment au téléphone pour ne pas l'inquiéter. Florence Aubenas, Roger Auque, Céline Galipeau, Michèle Ouimet, Raymond St-Pierre, et bien d'autres, lui confieront tour à tour leurs souvenirs de guerre. À chacun, elle posera sa grande question, qui revient tout au long du récit comme un mantra : Le meilleur reportage vaut-il la mort d'un journaliste ?

Ces rencontres, souvent trop courtes, nous montrent l'humanité derrière les reporters de guerre. Certains sont des machos à la limite du *playboy*, comme Roger Auque qui raconte qu'il habitait à l'hôtel et faisait son *footing* le long du fleuve à Bagdad après l'invasion américaine, peinard. Il faut dire qu'il connaît les dangers du métier, il a été fait otage pendant près de 11 mois au Liban, en 1987. D'autres, comme Anne Nivat, s'immiscent longuement dans la vie des locaux afin de décrire la guerre au quotidien ; le travail du marchand, qui ouvre son échoppe malgré les bombes et les attentats.

Le coût de l'info

La rencontre la plus surprenante sera celle faite avec Céline Galipeau, aujourd'hui chef d'antenne à *Radio-Canada*. Cette femme d'apparence délicate a été pendant 14 ans correspondante à l'étranger. Elle était en Tchétchénie, au Kosovo et en Irak pendant les conflits armés. Toutes les scènes d'horreurs dont elle a été témoin, tous ces moments où elle a cru mourir sous les bombes qui sifflaient tout près, elle les a refoulés à l'intérieur, raconte-t-elle. Puis un jour, elle a craqué. « *Philippe* [son fils] *était encore petit, il n'avait pas dix ans. Nous étions dans la salle de bain. Je ne me rappelle plus ce qu'il a dit, mais la situation a dégénéré. Je me suis mise à le frapper… Je suis allée me faire soigner, ensuite* », dit-elle candidement.

Michèle Ouimet, reporter pour *La Presse* souvent envoyée en Afghanistan, a elle aussi subi les contrecoups du métier. Elle était au Rwanda lors du génocide en 1994. Devant une scène de massacre, elle prend d'abord des notes, calmement. Mais sur le chemin du retour, elle se met à trembler : choc post-traumatique. Elle prendra des médicaments pendant un an.

À travers ces histoires, Danielle Laurin soulève plusieurs questions importantes. Doit-on risquer sa vie pour informer ? Un journaliste doit-il intervenir pour aider une personne en détresse ? Certains l'ont fait, comme François Bugingo, qui a adopté une petite fille abandonnée au Rwanda. Mais on ne peut pas adopter toute l'Afrique. D'où le sentiment de culpabilité de bien des reporters.

À certains moments, le mécanisme de l'écriture devient lourd. On souhaiterait que l'auteure n'interrompe pas les récits des grands reporters avec ses réflexions personnelles. Mais ces détours deviennent finalement le socle de son enquête. Puis, Danielle Laurin maîtrise l'art d'une écriture télégraphique où chaque mot compte. Elle réussit, en 190 pages, à nous faire découvrir l'envers du décor ; celui où œuvrent ceux et celles qui nous informent, parfois au péril de leur vie. Le livre a le défaut de ses qualités, on aurait bien pris cent pages de plus.

PATRICK BELLEROSE

Danielle Laurin, *Promets-moi que tu reviendras vivant. Ces reporters qui vont à la guerre*, Libre expression.

Métier : grand voyageur

Partir à la conquête des ruines mexicaines, se recueillir dans la splendeur des monuments espagnols, se déhancher sur les rythmes reggae des nuits enflammées de la Jamaïque, voilà « *l'emploi idéal* », offert par Vacances Transat.

Le transporteur aérien est à la recherche de deux candidats canadiens – un anglophone et un francophone – qui auront pour tâche de visiter douze destinations en un an, incluant l'Amérique latine, les Caraïbes et l'Europe. En retour, ils devront agir à titre de représentant pour la marque et partager leurs expériences sur un blogue. Le contrat prévoit un salaire de 40 000 $, en plus de prendre en charge tous les frais liés aux voyages (hébergement, repas, etc.).

« *C'est une campagne spectaculaire, très alléchante* », dit Jean-Jacques Stréliski, directeur de la planification stratégique et créative de Publicis Montréal. Le candidat idéal, selon Vacances Transat : dynamique, adepte des médias sociaux et doté d'une grande capacité d'adaptation.

« *La campagne s'inscrit parfaitement dans une démarche 2.0* », renchérit Marc Snyder, directeur des médias sociaux chez Octane Stratégies. Recruter *par* les réseaux sociaux, *pour* les réseaux sociaux. Outre sa page Facebook, la campagne verra sa popularité prolongée grâce aux blogues des deux gagnants. « *C'est une excellente idée*, confie M. Stréliski. *C'est plus qu'un simple concours qui passe aux oubliettes : tout le monde en sort gagnant, à court et à long terme.* »

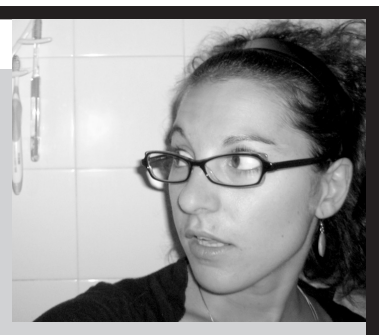
Malgré tout, les deux experts en marketing soulignent quelques ombres au tableau. Avec Facebook, le voyagiste crée une plateforme d'échange pour les internautes, mais il n'offre pas une véritable interaction. « *Pour Vacances Transat, le 2.0 est une stratégie, plus qu'un plan d'action concret* », affirme M. Snyder.

Cette stratégie est moderne, mais pas révolutionnaire. En 2009, l'office du tourisme de Queensland, en Australie, a lancé la campagne *The Best Job in the World* afin de recruter le gardien idéal de la grande barrière de corail. C'est un jeune Anglais – parmi 34 000 candidats de nationalités différentes – qui a été retenu pour tenir un blogue hebdomadaire relatant ses aventures. Au Québec, un peu plus tôt cette année, le reporter-blogueur Guillaume Beaudoin a remporté *La meilleure job d'été au monde,* avec la mission de mettre en valeur la région de Sorel-Tracy.

Pour participer au concours *Vacancier recherché*, il faut avoir au moins 21 ans, posséder un passeport canadien et s'armer de patience. Les étapes du processus ? L'envoi d'une capsule vidéo éloquente, une série d'entrevues et d'évaluations, un vote du public, et enfin, la sélection finale. Si l'emploi fait rêver, les candidats devront mettre les bouchées doubles et briller par leur originalité pour prouver qu'ils méritent le poste.

ARIANE LELARGE EMIROGLOU

Le concours prend fin le 7 novembre 2010.



CHOSES, MACHINS, TRUCS

Pour en finir avec les robinets trop courts

La scène est familière. Dans un café, j'arrive au lavabo des toilettes publiques et, là, je revis le supplice : un robinet trop court. Excédée, j'exécute alors une contorsion majestueuse pour me mouiller les mains complètement. Mais pourquoi dois-je me battre avec un objet mis à mon service ?

En fait, une partie du problème vient d'un outil mis à la disposition des designers : le *Human Dimension and Interior Space*, publié en 1979 par Julius Panero et Martin Zelnik. Ce guide contient des tables des dimensions standardisées pour les objets et les espaces d'intérieur. Il est fréquemment utilisé en ergonomie, mais aussi par les designers de divers horizons.

Si l'intention initiale était noble, l'application l'est beaucoup moins.

Il est vrai qu'une table de standards peut être un outil fabuleux. Si tous les designers concevaient des objets en se basant sur leur propre physionomie, ce serait l'anarchie. Le danger réside dans l'usage que font certains designers de ces outils. Employés de manière absolue plutôt qu'à titre de guide adaptable, ils deviennent des dogmes nocifs. Comme dans de nombreux cas, les moyennes généralisent et nivellent.

Ainsi, le fameux robinet « petites mains » est le résultat peu reluisant de deux facteurs : assemblage mal calculé et standards mal utilisés. Parfois, l'épaisseur de la céramique empiète sur la longueur du robinet et, par conséquent, réduit l'espace pour les mains. L'assemblage est, dans bien des cas, source de bévues. Ensuite, comme d'autres produits circulant dans le milieu de la construction commerciale, il arrive que les designers calquent les dimensions de produits concurrents afin de concevoir les leurs. Et si le produit original était mal adapté aux besoins des utilisateurs, ses concurrents copieront ses défauts.

Dans les deux cas, la même erreur : l'absence de jugement ! Cette terrible capacité permettant à l'Homme de faire de grandes choses… ou de trop petites.

La pertinence et l'utilisation des tables de standards sont actuellement remises en question. Aussi, on voit récemment un mouvement, le *Human Centered Design,* s'épanouir dans les écoles de design. Ce dernier prône la conception selon l'utilisation d'un objet : le designer étudie le comportement de l'utilisateur afin de concevoir des produits adaptés. Nous assistons donc à un changement de cap : le designer est au service de l'utilisateur au lieu d'imposer ses dimensions. Après tout, un objet est-il réellement pertinent, si nul n'est apte à l'utiliser ?

Je ferme le robinet et relève la tête. Juste à côté du miroir, devant moi, une note : *Se frotter les mains longuement*… Quelqu'un doit bien se marrer quelque part !

ANDRÉANNE MILETTE

• L'OSM et Mutek à la brasserie Molson •

Un Mahler n'arrive jamais seul

Kent Nagano et son OSM troquent le Dom Pérignon et les violons classiques pour les bières Molson Coors et les *beats* électroniques de Thomas Fehlmann. Concert éclaté et contrasté à la brasserie, un samedi nocturne et houblonné. Gracieuseté de Mutek, sur fond de symphonie « Titan » de Gustav Mahler. En quatre mouvements.

PHOTO : ALLEN MCINNIS

1er mouvement :
« lent et traînant » comme une mise en bouche d'entrepôt

Libérée de son flot de l'heure de pointe, la rue Notre-Dame n'a jamais été aussi tranquille. Seuls des taxis accostent pour déposer un public plutôt jeune devant la brasserie Molson.

Les *hipsters* sont accueillis par une haie d'honneur de remorques estampillées d'un M couleur malt d'orge. M comme *« la lager microgazéifiée au goût qui descend vraiment bien »*. Direction un entrepôt aux portes rouges, à l'intérieur duquel les pupitres côtoient les palettes de caisses de 24 : Carling, Molson Ex, Milwaukee's Best Dry, Black Label. C'est *open bar*. Ou presque. Le spectateur se dirige vers son siège noir, deux verres de bière dans les mains. Plus de 1 000 litres de boisson pour des gosiers mélomanes.

2e mouvement :
« énergique et animé », comme un chef d'orchestre enivré

Kent Nagano et sa centaine de musiciens prennent place sur scène. Le maestro est guilleret : *« On est inspiré, car on va jouer avec un parfum extraordinaire donné par Jeff Molson »*, lance-t-il, la baguette à la main. Les trompettes de Mahler claironnent. Silence du public dans le hangar. Ne résonnent que les talons hauts des femmes retardataires et les verres en plastique, vidés, qui tombent au sol.

3e mouvement :
« solennel et mesuré », comme un air de déjà-vu

Les 3 400 oreilles s'enivrent des airs de Mahler. Mais, au fond de la salle, les quatre oreilles des deux graphistes invités jouent les rebelles. Leurs yeux restent rivés sur l'écran de leur MacBook, une main pianotant sur leur clavier, l'autre tenant un gobelet Café Dépôt.

Les violons se font entendre. Certains reconnaissent la comptine « Frère Jacques ». D'autres sirotent leur bière et numérisent un souvenir sur leur iPhone. Les tambours closent la symphonie. *Standing ovation*. Même les deux du fond décrochent de leur écran pour manifester leur satisfaction. C'est pour dire.

4e mouvement :
« orageux et animé », comme un rave intoxiqué

Valse de chariots élévateurs réglée comme du papier à musique, pour faire disparaître les chaises, les deux tiers de la scène et les flaques de bières. Thomas Fehlmann installe ses machines. Ce Suisse adopté par Berlin partage ses *samplers* avec cinq musiciens de l'OSM. Les cordes se font entendre au début, avant d'être étouffées par les *beats* électroniques.

Trente minutes plus tard, la musique classique est partie se coucher. Il est quand même minuit et demi et demain, l'OSM retrouve son Wilfrid-Pelletier. La musique électronique accapare la place, parée de ses plus belles lumières rouges et bleues, projetées dans la salle. Sur l'écran, un visage féminin avec un effet de fumée attire le regard du public statique.

Les *hipsters* les moins *hipsters* s'en vont digérer leurs bières dans leur lit, les cuivres résonnant encore dans leurs oreilles.

ARTHUR LACOMME

Combattons pour la paix

Aux concepteurs de jeux vidéo,

Éviscérer/émasculer/énucléer son prochain n'est pas la vocation de tous. Le marché est inondé de titres ne cherchant à se démarquer des autres que par la quantité d'hémoglobine qui éclabousse gratuitement (les portefeuilles ne partagent pas cet avis) à l'écran. Une telle stratégie marketing peut amener certains à penser : *« Je n'aime pas les jeux vidéo parce qu'ils sont violents »* (autant dire *« je n'aime pas le cinéma parce que le jeu d'acteur du gouverneur de Californie n'a jamais atteint la profondeur d'une flaque d'eau »*). Certains OVNI (Objets Vidéoludiques Non Identifiés) offrent pourtant bien mieux. Nous avons donc mené une opération choc : enlèvement et séquestration de la Violence elle-même. Celle-ci restera détenue dans un cadre horriblement pacifique jusqu'à ce que nos exigences soient prises en compte. Ces revendications sont simples :

Nous voulons des OVNI créatifs. *Little Big Planet*, par exemple, revêt la forme d'un jeu de plateformes au design unique. L'intérêt majeur du titre est de proposer un incroyable outil d'édition de niveaux (un peu de créativité !). Les possibilités sont presque infinies et les créations sont 100 % partageables gratuitement sur Playstation Network, ce qui confère en plus au jeu une durée de vie uniquement limitée par l'imagination des autres joueurs (*Little Big Planet 2* sort le 16 novembre prochain).

Nous souhaitons également des OVNI intelligents, comme *Portal 2*, un FPS (jeu de tir à la première personne) qui propose tout sauf l'essence habituelle de ce genre. Le personnage n'aura pour but que de sortir des étranges salles aseptisées dans lesquelles il évoluera en altérant les lois de la physique : gravité inversée, téléportation et autres paradoxes seront en effet les outils appropriés pour sortir des casse-tête corsés que propose le titre. Le véritable défi ne sera pas de trucider des péniches entières de soldats russes, mais bien de mobiliser vos neurones sans vous arracher les cheveux devant la complexité du jeu (*Portal 2* sort le 2 février prochain).

Nous revendiquons le droit à l'esthétisme et à la pédagogie. Regardez *Hakuna Matata*, OVNI qui nous emmène en terre africaine armés d'un… appareil photo. Oui, nous parlons bien d'un safari-photo. Impossible ici de blesser ou d'abîmer quoi que ce soit (même en roulant avec un véhicule, nous avons essayé). Le jeu, développé en collaboration avec le *National Geographic*, présente une faune superbement animée et des paysages qui laissent sans voix (*Hakuna Matata* est déjà disponible).

Enfin, nous aspirons à la liberté d'être matures. C'est ce que nous offre *Deus Ex : Human Revolution*. Au-delà d'un scénario futuriste profond et d'un graphisme léché, le jeu offre un choix rarement vu dans la manière d'aborder les situations rencontrées. Tirer sur tout ce qui bouge (ou ne bouge pas), s'introduire n'importe où sans laisser la moindre trace ou user de psychologie, armé de son seul bagou, l'approche est totalement libre. En vous laissant le choix d'agresser ou non, le jeu offre la maturité de tracer votre propre voie. Gandhi aurait apprécié (*Deus Ex : Human Revolution* sort en mars 2011).

Nous pensons que les jeux ont bel et bien plus à offrir que les clichés sanglants et stupides auxquels ils sont généralement associés. Le plaisir de détruire reste la tendance (discutable) dans le monde vidéoludique, mais vous ne pourrez plus dire que vous ne pouvez rien concevoir d'autre que les « schwarzies » habituels. Accédez à ces requêtes avec diligence si vous souhaitez revoir la Violence en un seul morceau. Il vous reste 24 heures avant que nous commencions à lui couper les orteils.

GRÉGORY HAELTERMAN

• *Rocky Horror Picture Show* au Théâtre Rialto •

Halloween sexy et chaotique

C'est avec une allure androgyne et un caractère haut en couleur que Plastik Patrik, artiste à temps plein, anime pour la 7e année consécutive le concours de costumes du *Rocky Horror Picture Show* (*RHPS* pour les intimes). Pour le 35e anniversaire du show, Plastik Patrik revient sur cette *« fête chaotique et sexy »* et ses meilleurs souvenirs.

PHOTO : COURTOISIE PLASTIK PATRIK

***Quartier Libre* : Pouvez-vous expliquer à toutes les *vierges* qui ne connaissent pas le *Rocky Horror Picture Show*, quel en est son principe ?**

Plastik Patrik : Richard O'Brien a créé en 1975 *The Rocky Horror Picture Show*, une comédie musicale sexy et déjantée. À ses débuts, le film n'a pas eu un franc succès. Mais très vite, la projection est devenue interactive : les spectateurs enfilaient des costumes de mauvais goût spécialement pour le visionnage et lançaient des répliques aux acteurs du film. C'est devenu un culte. Aujourd'hui, le *RHPS* consiste à placer une troupe d'acteurs répétant les scènes du film devant une projection. Le public participe alors en criant les répliques et en jetant des objets clés du film sur la scène, comme du riz ou du papier toilette. C'est plus qu'un film, c'est une fête où tout le monde crie et danse !

Q.L. : Comment vous êtes-vous fait embarquer dans une aventure aussi folle ?

P.P. : Philippe Spurrell, producteur du *RHPS*, m'a d'abord invité avec mon groupe à faire la première partie du spectacle. L'année suivante, j'étais l'animateur du concours de costumes qui précède la performance de la troupe. J'adore animer cette partie du spectacle, car il s'agit d'un chaos organisé. On fait monter dix finalistes costumés sur la scène et on les soumet au vote du public. Les costumes *cheaps* à grande connotation sexuelle ne sont pas faits pour impressionner, mais plutôt pour recréer l'esprit du film. C'est un show très inclusif, pour un public averti. Ce soir-là, tu peux te permettre d'être quelqu'un d'autre.

Q.L. : Quels sont les moments les plus insolites auxquels vous ayez assisté en tant qu'animateur ?

P.P. : Au chapitre des dérapages, tout peut arriver, c'est pour cela que j'aime particulièrement le *RHPS*. Lorsque j'animais, toute une équipe de lutteurs mexicains est déjà montée sur scène pour faire une démonstration de lutte. Quelques instants plus tard, la scène s'était transformée en *fight club* ! J'ai aussi eu affaire à un Père Noël qui faisait du *break dance* et à un pompier qui s'est déshabillé devant le public. Les *strip-teases* sont d'ailleurs très communs. Chaque spectacle est différent et unique. Mais cette année au Rialto, à la représentation du 31 octobre, on va faire un hommage aux « vierges » (personnes qui n'ont jamais vu le film). Ça risque de déménager.

TIFFANY HAMELIN

L'édition 2010 du *Rocky Horror Picture Show* se tiendra du jeudi 28 au dimanche 31 octobre au théâtre Rialto. Préparez vos gants de caoutchouc, toasts et poignées de riz, car l'Halloween n'aura jamais été aussi arrosée !

• Entrevue BD •

Rendez-vous romantique avec Jimmy Beaulieu

Jimmy Beaulieu est un auteur québécois de bandes dessinées à la carrière phénoménale. Né en 1974, ce touche-à-tout, éternel amoureux transi, s'est risqué au métier d'auteur après s'être amusé avec des instruments de musique, avoir été libraire, critique, traducteur et professeur. Aujourd'hui, il est mercenaire du dessin. Confortablement installé dans ce monde coloré, Jimmy Beaulieu nous présente sa toute dernière création, *À la faveur de la nuit*, bande dessinée à la fois sensuelle et sismique.

***Quartier Libre* : « *We were the challengers of the unknown* ». Cette citation ne s'est certainement pas retrouvée par hasard dans les premières pages de *À la faveur de la nuit*…**

Jimmy Beaulieu : Non, effectivement. Elle est tirée d'une chanson qui évoque le passage de la nuit au jour lors d'un beau lever de soleil, deux inconnus se sont reconnus. Ce moment où tout cesse d'être bleu pâle et où la lumière de la réalité nous aveugle. Ce moment où l'on ne peut plus tricher, cet instant où le jour nous rattrape.

Q. L. : On retrouve dans *À la faveur de la nuit* cette ambiance feutrée, sentimentale comme celle de la nuit. Est-elle inspirée de vos expériences personnelles ?

J. B. : Cette BD est entièrement fictive, mais je ne peux m'empêcher de mettre un peu de mes sentiments dans mes histoires. Certaines scènes sont forcément inspirées de ma réalité, de mes déceptions sentimentales, de mes peurs et de mes angoisses, de mes fantasmes aussi.

Q. L. : Justement, on côtoie dans cette BD une bonne dose d'érotisme.

J. B. : La plupart des BD que j'ai écrites avant celle-ci étaient autobiographiques et je ne pouvais pas vraiment explorer la sensualité et la sexualité afin d'éviter de violer mes proches sur papier. Quand je suis passé à la fiction, tout l'érotisme que je gardais pour moi est sorti d'un coup dans cet ouvrage. Et cela risque d'être bien pire dans celui qui s'en vient ! Mais la bande dessinée est un médium de l'intime, pour moi. La manière dont elle est lue permet d'aborder ce genre de choses.

Q. L. : Ne craignez-vous pas qu'on critique ce côté un peu pervers ?

J. B. : J'ai déjà fait mon deuil de plaire à tout le monde. Et je prends beaucoup de plaisir à dessiner la vie secrète de mes personnages. J'aime dessiner les courbes gracieuses des femmes. Ça convient à mon coup de crayon.

Q. L. : D'où vous vient cette passion pour le dessin ?

J. B. : J'ai toujours dessiné et je n'ai jamais arrêté. Ça aiguise mon regard, ça m'aide à mieux saisir le monde qui m'entoure. Faire de la BD apprend à observer. C'est cultiver un rapport bien particulier avec l'existence.

Q. L. : Certains passages de *À la faveur de la nuit* sont d'ailleurs bien particuliers. N'avez-vous pas peur que les gens se perdent dans vos tergiversations ?

J. B. : Tant mieux si mes lecteurs cherchent à comprendre, mais ils feraient mieux de se laisser bercer par la musique des histoires.

Q. L. : À quand la suite ?

J. B. : Avec un peu de chance, au printemps. Cette fois, je ne l'aurai pas dessiné en m'alimentant de pizza congelée, puisque ma copine est là et pas en vadrouille quelque part dans le monde. *Comédie sentimentale pornographique,* qui n'est ni une comédie, ni vraiment sentimentale, ni pornographique, sera prochainement entre vos mains, avec toute la subtilité qu'elle embrasse.

MARIE O'NEILL

Majeure en vie.

Rio5 2011

†Certaines conditions existent. Tous les détails chez votre concessionnaire Kia. Kia est une marque de commerce de Kia Motors Corporation.

Mineure en économie.

Vous souhaitez être diplômé avec distinction, pas avec des dettes. Obtenez une remise instantanément à l'achat de certains modèles, dont le Rio5 2011, grâce au Programme de rabais de 500 $ pour diplômés de Kia†.

Retrouvez-nous sur facebook.com/kiacanada.

KIA

• Les dimanches du conte •

Comme une odeur de Caribou

À l'entrée, des bancs d'églises nous permettent de profiter du spectacle. Une fille du roi vient prendre la commande ; le choix est ardu entre le café des Jésuites et la bière de bouleau. Pourquoi ne pas opter pour un traditionnel Caribou ? C'est dans une ambiance qui nous fait revivre l'époque des colonies françaises que se déroulent les dimanches du conte.

Une tête d'orignal orne l'immense cheminée canadienne. Sur le mur, une carte de la Nouvelle-France est suspendue. Au milieu de ce décor, entre deux sirènes sculptées dans de vieux navires, se dresse une petite scène. C'est à cet endroit qu'aura lieu le dimanche du conte.

Du conte médiéval à l'adaptation contemporaine, toutes les histoires sont bienvenues au *Cabaret du Roy*. Fondé par Jean-Marc Messie et André Lemelin, l'organisme sans but lucratif soutient l'univers du conte. Chaque dimanche comporte un invité particulier.

ILLUSTRATION : MARC SÉGUIN

Quand l'imaginaire prend forme

« *Au début, j'associais le conte à Fred Pellerin ; c'est une grosse erreur. Ce soir, je réalise qu'il y a différentes façons de conter. C'est très différent du théâtre* », exprime une étudiante de l'UQAM, venue assister à une soirée.

Venant confronter l'idée que l'on se fait d'un conteur, Danielle Brabant, l'auteure de « Mademoiselle B », se présente sur scène sans costume ; elle ne parle pas le joual non plus. Son histoire, qui fait référence au site eBay, contraste avec l'ambiance historique du restaurant : « *J'aime bien utiliser de vieux contes et les moderniser en changeant le contexte.* » Durant le spectacle, de petites comptines viennent donner du relief à son discours.

Modernisation du conte ? « *Chaque conteur est différent. Personnellement, j'aime écrire des contes contemporains, mais il existe encore beaucoup d'interprètes qui récupèrent de vieux textes* », explique Danielle Brabant.

Le conte est une pratique très ancienne. Bien avant la littérature, cet art faisait partie du patrimoine québécois. Au début, il est transmis à l'oral, majoritairement par les bûcherons. Avec le développement des colonies, on commence à l'écrire dans les journaux. Ce sont surtout les histoires surnaturelles qui captivent le peuple. Par le bouche-à-oreille, les récits se modifient. Restructuration, ornement, création ; chacun y laisse une touche de sa personnalité.

À l'apparition de la télévision, ce genre littéraire tombe dans l'ombre. Selon une conteuse qui assistait à la prestation, il faut attendre jusqu'aux années 1990 pour constater une nouvelle effervescence. Au beau milieu d'une ère pragmatique, les gens ont besoin de renouer avec l'imaginaire fantastique, tel que le démontre l'engouement pour l'univers merveilleux de Fred Pellerin. C'est aussi une question d'identité culturelle. Divers moyens sont mis en place, dont la création du Regroupement du conte du Québec, pour coloniser l'imaginaire des gens.

CATHERINE GAULIN

Le Cabaret du Roy est situé au 363, de la Commune Est

• Les légendes du caveau •

La cinquième dimension

La fine bruine crachée des nuages et l'éclat noirâtre de la Lune formaient en suspension une brume compacte que l'oratoire, en vaisseau fantôme, transperçait de sa poupe spectrale. Sur jambes, Alexandre arriva devant le Métro ouvert 24 heures de Côte-des-Neiges, accueilli par un bestial clochard hurlant sur Séléné*. Passé la porte, il n'y a plus d'espoir.

Alexandre prit un panier à provision et considéra sa liste d'emplettes. Celle-ci se déroula sur tout un rayon heurtant en fin de course les pieds géants du préposé aux fruits et légumes. Un monstre sur le bras du préposé lui déboulonnait la montre. Effrayé par le longiligne papier, il courra se réfugier avec fracas dans une conserve de concentré de tomates, laissant son animal de compagnie en pâture à la liste qui, prise de folie passagère, tortura la pauvre créature, lui arrachant les ongles pour délicatement lui transpercer les globes oculaires avec. Puis, de peur d'être arrêtée et jetée en prison pour y être sauvagement violée, la liste décida d'éliminer tous les témoins gênants. Ni une ni deux, elle se précipita sur tous les pauvres clients à qui elle arracha les ongles pour leur crever les yeux avec.

Faute de trouver un caissier valide, Alexandre prit une boîte de céréales qu'il ne paya pas et rentra chez lui. Il ouvrit le carton et y découvrit une femme qui, devant la liste en furie, se dissimula dans la première cachette qui lui traversa l'esprit. Alexandre et elle s'entendirent à merveille. Après un mariage et deux cafés, ils décidèrent de faire l'amour. Éventuellement, les choses empirèrent et la fille demanda le divorce. Elle obtint la boîte de céréales qui était depuis devenue leur domicile et Alexandre n'eut d'autre choix que de vivre dans la rue où il mourût du scorbut, maladie encore trop présente et dont on ne parle pas assez sauf dans *Docteur House*.

ALEXANDRE PAUL SAMAK

* Séléné est la déesse de la pleine Lune. À ne pas confondre avec la Vénus callipyge.

SUGGESTIONS
LECTURES

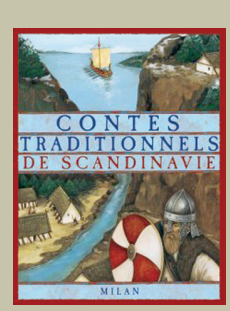
Contes

Le recueil *Dans le creux de l'oreille,* est un joyau du monde des contes et légendes. En provenance des quatre coins du globe, mais majoritairement du Haut-Saint-Laurent, c'est plus de 100 contes qui ont été répertoriés. Les histoires sont relatées dans une poésie saillante. Accompagné d'illustrations sélectionnées par thématiques, il est facile de s'immerger dans les différents lieux. En accompagnement, un support disque audio est offert. Il ne reste plus qu'à se laisser bercer par la musique du groupe Flûte pour créer une atmosphère enivrante.

Dans le creux de l'oreille, Cent et un contes pour tous, Robert Payant
Éditions Planète rebelle

Dans l'univers ténébreux de la série manga *Il était une fois…* Une série où les dénouements traditionnels sont proscrits. L'auteur s'amuse à revisiter les personnages de contes fantastiques d'une façon un peu plus *gore*. À l'intérieur de ces pages, le personnage du chat botté souffre d'un trouble psychologique. Et non, la belle au bois dormant ne se fait pas éveiller par un beau prince charmant ! Pauvre petit chaperon rouge qui est confronté à la fatalité de la vie. Définies par une plume féerique, les illustrations émanent de la grâce. Des contes européens, revus à la coréenne.

Il était une fois…, Young A Lee, Éditions Saphira



Les contes traditionnels de Scandinavie : un livre pour tous les âges. Il relate un voyage dans l'imaginaire du Danemark, de l'Islande, de la Norvège et de la Suède. C'est une rencontre avec des marins à la conquête de terres lointaines, mais aussi avec des créatures fantastiques telles que des enfants-hérissons et des femmes-phoques. Avec la simplicité des images et de l'écriture, ce ne sont pas les effets littéraires qui sont recherchés, mais plutôt l'imagination du lecteur. Les fjords et la végétation des environs y sont représentés. Une façon efficace de sillonner le monde.

Contes traditionnels de Scandinavie, Collectif, Éditions Milan

Sudoku

6				5			2	1
2	1		4				3	
		7		6	2	4		
		2	6		9		4	
5		6				8		9
	3		5		7	1		
		8	3	7		6		
	6				4		9	3
4	5			1				7

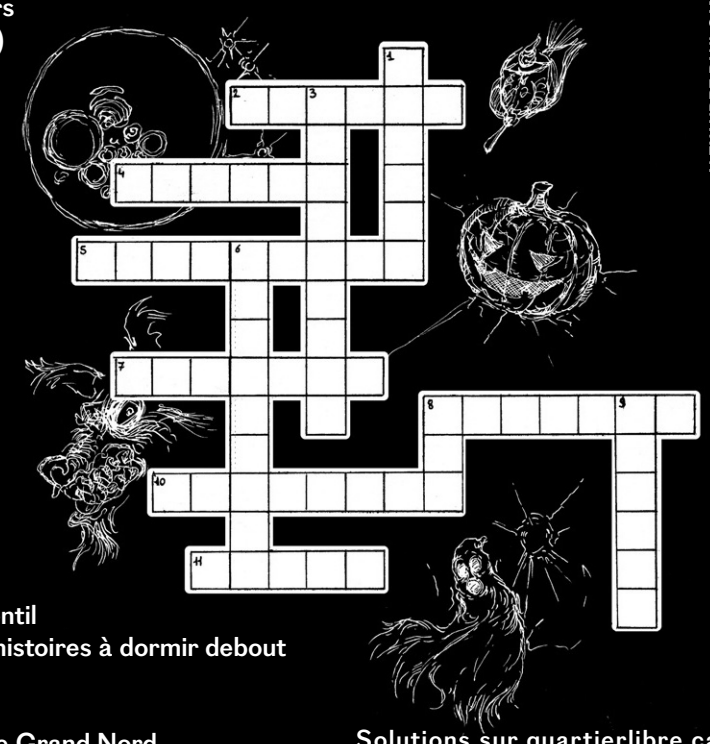
Solutions sur quartierlibre.ca

© 2008 PageFiller Ltd and Associates www.pagefiller.com

Mots croisés effrayants

par ALEXANDRE PAUL SAMAK

1 • pour avoir la paix, il vaut mieux ne pas l'avoir au corps
2 • peut détruire Londres en 28 jours (vu dans un film de Danny Boyle)
3 • mi-humain, mi-boeuf, mais ce n'est pas un homme
4 • associé aux donjons
5 • charpente articulée
6 • se révèle à la pleine lune



7 • avis aux filles, en vrai ils ne brillent pas au soleil
8 • (horizontal) Casper en est un gentil (vertical) elle nous raconte des histoires à dormir debout
9 • sur le visage, l'autre c'est moi
10 • aime le balai
11 • une fois l'an, il est ouvrier dans le Grand Nord

Solutions sur quartierlibre.ca

CHRONIQUE **CD**

« Autoune » 2010 *underground*

Vous vous rappelez votre dernier automne ? Non ? Moi non plus. Cette période bâtarde de l'année où il ne fait que pleuvoir n'offre souvent pas de très grands souvenirs. Pour construire sa vie comme un bon film, il faut avant tout y insérer une bande sonore qui tabasse. Demandez donc à Quentin Tarantino ou à Sofia Coppola ce qu'ils en pensent… J'étais parti pour m'installer au coin du feu et écouter du bon folk (Will Driving West, par exemple…), mais ce serait vraiment trop facile. Si on allait explorer du côté de la *black music* pour donner un peu de consistance à cette saison morne ?

Comme un bon whisky : à déguster seul plutôt que mal accompagné

Après avoir produit huit disques pour les CunninLynguists, Kno avait le goût de revenir derrière le micro… et on le comprend : sur les quatre dernières galettes du groupe, il n'avait pas lâché plus de quatre vers ! Pas tout à fait lassé de nous percer les tympans avec des *beats* millimétrés, le génie est de retour sur un très efficace *Death Is Silent*. Treize pistes tout droit sorties de la *white trash America* offrant des thèmes bien plus universels que ce que permet *a priori* l'étiquette hip-hop. Auteur, compositeur et interprète, le Kentuckien aborde des thèmes aussi variés que le sens de la vie, l'accomplissement de soi, la solitude… Le petit rappeur blanc n'a pas peur du noir : il se livre avec talent et éclabousse par sa capacité d'introspection. Les *samples* sont parfaitement choisis, les compositions sont impeccables… et il n'y a toujours rien à redire sur le choix des invités sélectionnés ! Les habitués du *mid-under* américain retrouveront d'ailleurs l'excellent Tonedeff sur *I Wish I Was Dead* ou le très prometteur Tunji sur *Not at the End* (entre autres). Les néophytes devraient eux prendre plaisir à découvrir une frange *emo-rap* trop peu exposée.

Coup de cœur :
Rhythm of the Rain **(feat. Tee Thom Hardy & Tunji)**

À écouter lové dans les bras d'une belle un jour de pluie : sur un malentendu, ça peut marcher

Formé en 2002, The Foreign Exchange se compose de Phonte Coleman, rappeur et chanteur ainsi que de Nicolay, producteur hollandais. Les deux acolytes se sont rencontrés sur Internet et n'ont cessé de travailler à distance pendant deux chefs-d'œuvre en 2004 et 2008. Pour l'élaboration du cru 2010, le procédé de fermentation a été quelque peu différent : le Néerlandais a en effet rejoint son partenaire de ce côté de l'Atlantique et le disque a pu être élaboré en temps réel. Ainsi, *Authenticity* dévoile une complicité toujours aussi déconcertante : Nicolay déverse son habituel flot de perles sonores, tandis que le vaillant Phonte impressionne toujours autant, que ce soit par ses talents vocaux (qui ne sont maintenant plus à démontrer) ou par ses quelques trop rares couplets rappés. Magistralement ouvert par la délicieuse *Last Fall*, l'album navigue tranquillement sur onze excellents morceaux, et ce, sans jamais verser dans le mélo-R'nB mielleux.

Coup de cœur :
Maybe She'll Dream of Me

À imposer à ses voisins de char pendant l'heure de pointe de quatre heures : le chantre du bon goût, c'est vous !

Last but not least : *The show* ! Les Niceguys débarquent avec un premier album percutant ! Prenez le Kanye West de ses débuts (aux productions gavées de cuivres ravageurs), ajoutez quelques guitares aux accents *bluesy* et vous y êtes. Le groupe a beau arriver tout droit de Houston, cet album sonne comme une pièce « roc-a-fellesque » du New York des années 2000. Loin, très loin du phénomène *Dirty South*. Le phrasé est nonchalant mais percutant, l'instrumentation fruitée mais pêchue… Yves Saint et Christolf peuvent se féliciter : on balance la tête, on sourit et on apprécie le résultat limpide. *The show* ne réinvente pas le genre, mais le disque est diablement efficace : définitivement un *must-have* de cet automne.

Coup de cœur :
It's Like That

JUSTIN D. FREEMAN

48 h BD de Montréal, un marathon expérimental

Toi qui possèdes tous les *Tintin* religieusement alignés dans la bibliothèque de ton salon. Toi pour qui l'exotisme « phylactèrien » se limite aux périples de Thorgal. Oui, TOI, va jeter un œil au Goethe-Institut qui accueille pour la troisième fois les 48 heures de la bande dessinée de Montréal. Ce festival émergent te propose une multitude d'activités visant à te faire découvrir une BD différente.

Trente bédéistes de toutes nationalités se rencontreront dans un premier temps, les 5 et 6 novembre, pour se faire imposer un thème sur lequel ils devront improviser tous ensemble afin de créer un journal exclusivement fait de bandes dessinées. Un véritable marathon saupoudré de stress et de nombreuses tasses de café. La production de cette année sera lancée à Expozine les 13 et 14 novembre.

Mais c'est le dimanche 7 novembre que le public pourra profiter des activités proposées par le festival. Planches et croquis tirés du journal, ateliers divers (inscriptions nécessaires à l'avance), conférences, projections de films d'animation, match d'improvisation dessinée, cocktail et lancements ponctueront un programme bien chargé, mais surtout entièrement gratuit.

La volonté derrière le festival est de sortir des bulles toutes tracées. *« C'est un festival de création, qui promeut la BD indépendante et cherche à favoriser la coopération entre auteurs »*, nous confie Julie Delporte, organisatrice de l'évènement. *« C'est un laboratoire présenté au public. Nous voulons faire découvrir les BD aux visiteurs plutôt que de les leur vendre. »*

GRÉGORY HAELTERMAN

Les 5, 6 et 7 novembre 2010. Tous les détails sur le site du festival : 48hbdmontreal.com

Quartier Libre **a rencontré Monique Mercure en son propre repère afin de souligner les 50 ans* de l'École nationale de théâtre du Canada (ÉNT). Directrice générale (1991-1997) puis directrice artistique (1997-2000) de l'ÉNT, Monique Mercure est une sommité du monde de l'interprétation. Inspiré,** *Quartier Libre* **a créé une** *entrevue-portrait-pièce* **de théâtre.**

Chez Monique

La scène est à Montréal (2010), dans le Vieux.

CARACTÈRES ET COSTUMES DES RÔLES PRINCIPAUX

MONIQUE MERCURE

CARACTÈRE : Rare dame de quatre-vingts ans, passionnée, le regard vif et assuré, élégante par nature et par éducation, remplie d'estime pour la culture et de mépris pour le béton, intense et passionnée dans l'accent et dans le langage ; *belle madame* ; **femme d'Art et de Culture**.

COSTUME : Soigné ; léger pantalon gris à plis, cheveux soyeux sans repentirs**, lunettes rectangulaires, ongles vernis, foulard coquet et doux au regard ; tout doit indiquer, dès qu'on la voit, que Monique Mercure est ***curriculumement* remarquable*****.

BERGER

CARACTÈRE : Jeune femme pâle de vingt-cinq ans, énergique du sourcil, mais flegmatique du regard, amicale avec tout le monde, à l'affût, simple et presque maladroite dans ses manières, le propos rare, la démarche louche ; journaliste.

COSTUME : Fruste ; chandail blanc de format inusité, *coat* de cuir rouge marqué par la vie, souliers mous et usés, **vieille paire de jeans élimés,** abîmés, fanés, altérés, avachis, fatigués, détériorés, déchirés, troués mais rapiécés, glissant sous les hanches ; ceinture noire de friperie, étirée ; cheveux remontés dans un désordre non planifié ; sans gel, sans maquillage ; tout doit indiquer, dès qu'on la voit, que Berger est **journaliste en début de carrière**.

ACTE PREMIER (et UNIQUE):

La scène représente un salon aux allures de patrimoine québécois. À gauche, des fauteuils victoriens et une bibliothèque des morts remplie de photos d'une autre époque, de documents, de prix Gémeaux, Génie et autres Palmes d'or. Sur le mur du fond, des œuvres et un piano Lesage orné de partitions de Igor Stravinsky. Au centre de la pièce, le livre No culture, no future *dort sur une table ronde. Au mur de droite, une porte d'entrée. À droite de la pièce, sur le mur du fond, une ouverture donne sur la cuisine.*

Installée à la petite table de la cuisine, Monique Mercure se vernit les ongles, le regard errant sur les pages d'un Paris Match.

SCÈNE PREMIÈRE • MONIQUE, BERGER

Une sonnerie retentit. Monique Mercure sursaute, se vernit une jointure par mégarde, hausse un sourcil, gris. Elle se précipite d'une démarche élégante vers la porte d'entrée. Elle tourne la poignée d'une main qui en a tourné d'autres.

MONIQUE, *à Berger qui entre dans la pièce, deux sacs à l'épaule.* Mon Dieu ! *(Regardant sa montre, prenant garde de ne pas abîmer ses ongles, qu'elle fait sécher.)* Avions-nous dit 13 h ? *(Berger acquiesce, entreprenant de se déchausser.)* J'avais noté 14 h. Le 14, à 14 h ! Non non non, gardez vos chaussures. Entrez entrez, j'étais en train de me faire les ongles. *(S'éventant les mains pour appuyer ses dires.)* Avions-nous vraiment dit 13 h ? *(Berger acquiesce, avançant sur la pointe des pieds dans la pièce, comme pour ne rien souiller de ses souliers usés.)* Avoir su ! Tiens, vous avez une caméra ? Je devrai me maquiller. *(Désignant les fauteuils d'un geste gracieux.)* Asseyez-vous. Je ne vaque pas souvent dans cette pièce ; je préfère le salon et la cuisine. *(Parcourant la pièce du regard, comme pour s'y familiariser.)* J'habite ici depuis 1977 ; **je ne suis pas d'un genre nomade**, je suis plutôt ermite. *(S'asseyant dans un fauteuil simple.)* Il est très rare que j'accorde des entrevues.

BERGER, *grave.* – Je suis chef pupitre culture du *Quartier Libre*, journal indépendant de l'Université de Montréal, qui existe depuis plus de 90 ans.

SCÈNE II • LES MÊMES

BERGER, *entreprenant de noircir un peu plus son cahier de notes défraîchi.* – Vous disiez ?

MONIQUE, *sans pudeur.* – Il y a une énorme inflation de festivals et des quantités énormes d'argent y sont investies. Est-ce qu'il y en a trop, je ne sais pas. Est-ce que ça diffuse la culture, je ne sais pas. Le Festival International de Jazz de Montréal, par exemple, est un festival de n'importe quoi. *(Soupirant avec ardeur.)* **Je suis bien découragée de Montréal.** Êtes-vous passée dans le Quartier des spectacles ? Tout cet argent investi dans le béton aurait pu être donné à des artistes qui crèvent la faim, et qui font de la culture. Attendez. Je vais aller fermer la radio. J'écoutais ce que Les Ex pensaient. *(Elle se lève et se dirige vers la cuisine d'un pas martelant.)*

MONIQUE, *se réinstallant en son fauteuil.* – J'ai une fille, et deux jumeaux. S'ils sont identiques, je ne sais pas. *(Se perdant dans ses pensées.)* Je ne vis pas beaucoup parmi les jeunes. **Je ne fréquente pas les punks parce que ça me désole**. Les jeunes de moins de 35 ans que je rencontre à la télé sont ignorants. Je leur parle de Klimt, ils ne connaissent pas. Honegger et Claudel, non plus. *(Dévisageant Berger d'un sourire sans faille.)* Baudelaire, peut-être, Schubert, aucune idée. Gratien Gélinas, peut-être. Savez-vous pourquoi une salle du Théâtre Denise-Pelletier s'appelle Fred-Barry ? *(Berger s'affaire à noter.)* Certains jeunes ne savent pas ce qu'est un Stradivarius. Avez-vous vu *Les enfants du paradis* ? Jutra, peut-être ? Truffaut, non ? Alors, je me décourage. **C'est la connaissance qui fait que la fréquentation des arts est plus riche, plus intéressante.** Moi, qui n'ai qu'une 9e année, je suis très cultivée, je connais l'histoire et la géographie, j'écris le français sans faute. Il ne faut pas être des dinosaures et dire que c'était mieux dans l'ancien temps. Je ne suis pas très forte en arithmétique. Mais plutôt que d'enseigner aux enfants en leur mettant du Pablum dans la bouche, il faudrait les faire travailler un peu, leur donner une discipline. Les élèves d'aujourd'hui n'ont que des droits, pas de devoirs. Ça me choque. **Si tu as tous les droits, qu'est-ce que tu veux faire dans la vie ? À 80 ans, je suis un peu déçue de l'évolution de la société.** *(Marquant une pause.)* Je ne sais pas quoi vous dire, je n'ai plus d'opinion, je vous laisse mes états d'âme, je n'ai pas de solution. Je vis dans un monde que je ne comprends pas ; peut-être que je suis un vieux dinosaure. *(S'attendrissant.)* L'âge d'or de la culture au Québec ? L'âge d'or, c'était les années 1970, lorsque tout était possible. À Montréal, c'était le party. On voyageait régulièrement, ça ne coûtait presque rien. On fumait, on buvait, on baisait. La vie était facile. Il y avait du travail. Il y avait peut-être des pauvres mais nous on ne les voyait pas. On était trop saouls, peut-être. *(Le téléphone sonne. Monique court vers la cuisine.)*

SCÈNE IV • LES MÊMES

MONIQUE, ***fredonnant* Oh baby baby it's a wild world.** – Cat Stevens, oui oui, je l'aime. On m'a un jour demandé qui était mon chanteur préféré. J'ai dit que s'il n'y en avait qu'un ce serait Gerry Boulet parce qu'il a une beauté, une voix et il est sexy : une réponse de jeune femme… même si j'avais 65 ans. *(S'esclaffant avec justesse.)* **Gerry, je l'ai connu, il était pour moi une grande merveille** : un gars très simple qui inspirait des poètes ! *(Jetant un regard vers le piano.)* Et Brahms ! Bach ! Mozart ! Schumann ! Bartok ! Debussy ! Ravel ! Voilà ce qui fait mon bonheur. *(Marquant une pause.)* Les affaires excitées, quand ça crie fort, ça ne me touche pas. *(Berger sort une caméra, et entreprend de disposer des trophées.)* **Je n'utilise pour ma part que des appareils jetables.** Ce n'est pas très écologique, mais je ne suis pas très technologique. Vous voulez me photographier avec mes Gémeaux et Génie ? *(Faisant la moue.)* Je vous avais préparé des photos, mais d'accord. Je vais me maquiller.

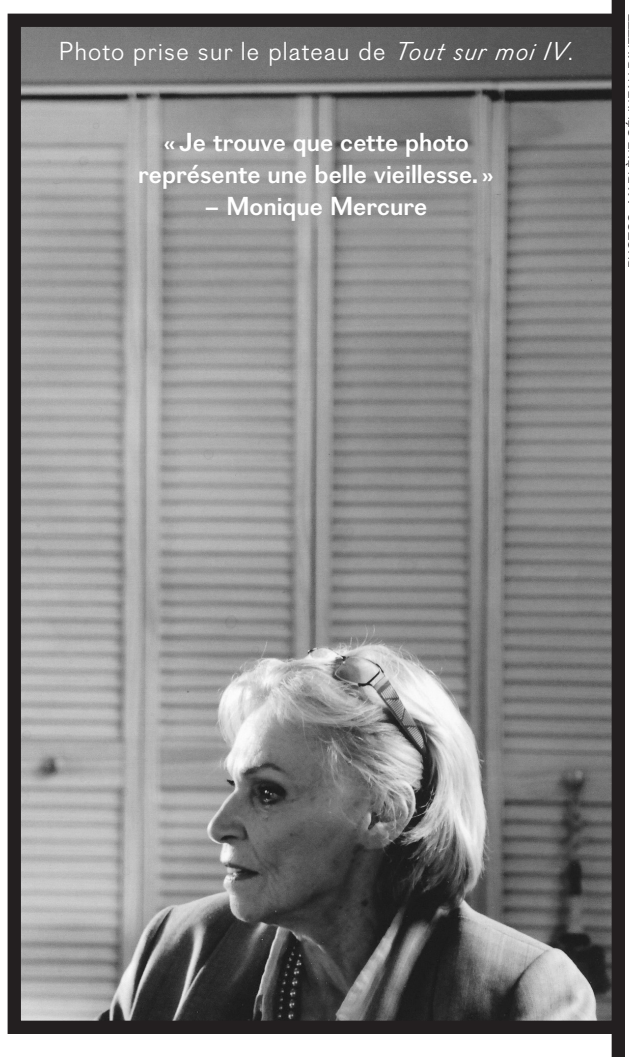


Photo prise sur le plateau de *Tout sur moi IV*.

PHOTOS : MARLÈNE GÉLINEAU PAYETTE

SCÈNE VI • LES MÊMES

MONIQUE, *sur le bord de la porte.* – Vous allez être mêlée, quand vous allez débrouiller tout ça ! Ne me faites pas de tort qu'on m'envoie des lettres dans le journal. Dites au moins qu'**à mon grand âge, j'ai encore de la passion et des questions.**

CHRISTINE BERGER

* Les festivités débutent au Monument National le 2 novembre 2010.

** Repentirs : cheveux roulés en tire-bouchons et pendant des deux côtés du visage.

***** Peu d'actrices ont eu une carrière aussi brillante que celle de Monique Mercure.**

5 à 9 des cycles supérieurs
Spécial Salsa et Sangria

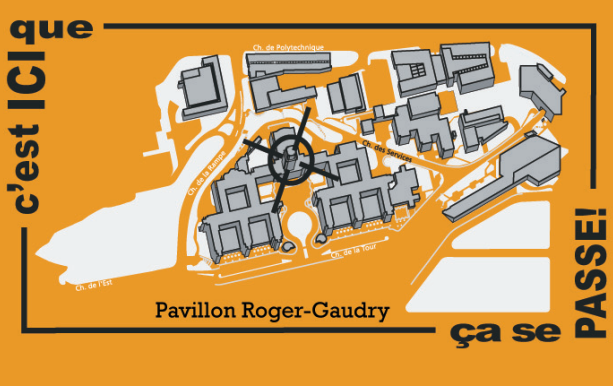
Gratuit

Pour les étudiants de cycles supérieurs, sur présentation d'une carte étudiante.

11 novembre 2010
de 17 h à 21 h
Hall d'honneur

La FAÉCUM est heureuse d'inviter tous les étudiants de cycles supérieurs à une soirée festive à saveur mexicaine. Venez profiter du dernier événement à caractère estival avant les froids de décembre ! Salsa, sangria et surprises sont au menu. Le tout aura lieu au hall d'honneur du pavillon Roger-Gaudry. L'entrée et la nourriture sont gratuites sur présentation d'une carte étudiante valide de cycles supérieurs.

FAÉCUM
www.faecum.qc.ca
twitter
facebook



Le contenu des pages de la FAÉCUM est indépendant de la ligne éditoriale de *Quartier Libre*